

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF – M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANÇAISE

N° :.....



DOMAINE : LETTRES ET
LANGUES ETRANGERES
FILIERE : LANGUE FRANCAISE
OPTION: LITTERATURE
GENERALE ET COMPAREE

Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique

Par : KETFI Roqiya

Intitulé

**Traumatisme scripturaire et incarnation du mal
dans *L'effacement* de Samir TOUMI et *1994* de
Adlène MEDDI**

Soutenu devant le jury composé de :

| | | | |
|-----------------|-------|----------------------|------------|
| LAKHEL Delloula | M.A.A | Université de M'sila | Président |
| AMROUCHE Fouzia | M.C.A | Université de M'sila | Rapporteur |
| KHEIR Ibtissem | M.A.A | Université de M'sila | Examineur |

Année universitaire 2018/2019

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF – M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES
DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANÇAISE

N° :.....



DOMAINE : LETTRES ET
LANGUES ETRANGERES
FILIERE : LANGUE FRANCAISE
OPTION: LITTERATURE
GENERALE ET COMPAREE

Mémoire présenté pour l'obtention

Du diplôme de Master Académique

Par : KETFI Roqiya

Intitulé

**Traumatisme scripturaire et incarnation du mal
dans *L'effacement* de Samir TOUMI et *1994* de
Adlène MEDDI**

Année universitaire 2018/2019

Remerciements

Je tiens à remercier ma directrice de recherche Dre. AMROUCHE Fouzia pour la confiance qu'elle m'a toujours inspirée et son attention constamment manifestée à ce travail. Son précieux soutien, ses conseils éclairants, et son travail de correction fait avec perspicacité ont été un socle indéniable dans l'accomplissement de ce mémoire. Qu'elle y retrouve ma reconnaissance la plus profonde !

Je remercie également ma famille sans laquelle ce travail n'aurait pas vu le jour. Son encouragement et son soutien indéfectible et sans cesse renouvelé m'ont permis d'aller jusqu'au bout de cette recherche.

Je souhaite adresser un remerciement tout particulier à mes collègues Karima, Ishaq, de m'avoir consacré généreusement de leur temps précieux afin de finaliser ce travail grâce à leurs talents informatiques. Qu'ils en soient profondément remerciés !

A toute personne de valeur m'ayant aidée et soutenue de manière inconditionnelle, j'adresse le témoignage de ma profonde gratitude !

Dédicace

*Pour les millions d'algériens, survivants
De cent trente ans d'esclavage, SANS son
Et l'horreur de dix années NOIRES de sang !
Pour une génération qui crie, crève en silence
Victime de tant de haine, d'injustice et de violence
Rangée dans les pages d'oubli et d'insouciance !
Entre Effacement, oubli, folie, et identité écrasée
Autres maux que MEDDI et TOUMI ont incarnés
Pour qu'une vie, après deux drames, soit possible
Et le son de nos enfants soit de nouveau audible !
Pour les milliers qui s'engagent avec bravoure
Courage, enthousiasme, et beaucoup d'amour
Pour édifier un nouveau pays, épanoui et serein
D'un grand peuple uni, libre, et souverain !*

Je dédie ce mémoire.

K. Roqiya

*« Au moment de périr sous les coups, les suppliciés avaient crié.
Personne n'avait voulu les entendre. L'écho de ces cris devait se
prolonger le plus longtemps possible. »*

Boubacar Boris Diop.

TABLE DES MATIERES

| | |
|---|----|
| INTRODUCTION | 1 |
| CHAPITRE I : ORIGINE ET SYMBOLISATION DU TRAUMATISME | |
| I.1. De la violence au traumatisme | 6 |
| I.2. Littérature et traumatisme | 9 |
| I.3. Présentation des auteurs | 12 |
| I.3.1. Samir Toumi | 12 |
| I.3.2. Adlène Meddi | 13 |
| I.4. Présentation du corpus d'étude. | 14 |
| I.4.1. <i>L'effacement</i> | 14 |
| I.4.2. <i>1994</i> | 15 |
| CHAPITRE II : LE TRAUMA-ECRITURE POUR TEMOIGNER DU MAL. | |
| II.1. Autour des titres : De <i>1994</i> à <i>L'effacement</i> | 17 |
| II.2. Les personnages principaux : entre ancrage historique et effacement. | 20 |
| II.2.1. <i>1994</i> | 21 |
| II.2.1.1. Le colonel Zoubir Sellami. | 22 |
| II.2.1.2. Amin. | 23 |
| II.2.1.3. Sidali | 23 |
| II.2.2. <i>L'effacement</i> | 24 |
| II.2.2.1. Le personnage principal anonyme | 24 |
| II.2.2.2. Le docteur B | 25 |
| II.3. Le cadre spatio- temporel des récits. | 27 |
| II.4. Vers une réhabilitation du rôle des psychologues. | 30 |
| II.5. De <i>1994</i> à <i>L'effacement</i> : De la fiction pour réécrire l'Histoire | 31 |
| CHAPITRE III : ASPCTS SCRIPTURAIRES DU TRAUMATISME. | |
| III.1. L'écrasement identitaire | 37 |
| III.1.1. Superposer deux générations | 37 |
| III.1.2. Le père comme référent symbolique. | 39 |
| III.2. L'effacement mémoriel | 41 |
| III.2.1. L'oubli, entre sagesse et folie. | 42 |
| III.2.2. Effacer pour falsifier | 44 |

| | |
|--|----|
| III.3.La folie, comme aboutissement du traumatisme | 45 |
| III.3.1.Transmission de l'héritage traumatique. | 47 |
| III.3.2. La non guérison des personnages | 50 |
| CONCLUSION | 54 |
| BIBLIOGRAPHIE | 59 |

INTRODUCTION

Introduction

Dans une célèbre citation, l'écrivain japonais Haruki Murakami déclare : « *Certains souvenirs se refusent à sombrer dans l'oubli, quels que soient le temps écoulé ou le sort que la vie nous ait réservé. Des souvenirs qui gardent toute leur intensité et restent en nous comme la clé de voute de notre temple intérieur* »¹. En effet, nous assistons actuellement à une époque où la mémoire d'un peuple ne va plus de soi. Bien que les génocides, les guerres civiles aient lieu des années avant notre naissance, ils nous ont profondément marqués et nous demeurons ainsi hantés par leurs souvenirs persistants.

Nombreuses recherches ont pris du traumatisme, ses effets postérieurs, et son pouvoir sur le présent un objet principal d'étude. Ainsi, la problématique du traumatisme devient centrale au cœur des sciences humaines et sociales. De son côté, la psychologie a bien témoigné de l'importance grandissante de la symbolisation du drame du passé, qui permet au sujet de se libérer de son emprise.

L'effacement, la folie, la mort, l'exil, résultants des événements tragiques et qui, en s'exerçant sur le plan aussi bien individuel que collectif, ont fait en sorte que nos conceptions de l'existence ont profondément été modifiées et se sont complètement effondrées dans certaines situations. Dans le sillage de cet écrasement identitaire, il s'avère qu'il est difficile de poursuivre sa vie naturellement. Le refoulement a bien souvent représenté la seule issue pour ceux ayant vécu ces événements tragiques et subit leurs conséquences. Néanmoins, cette stratégie s'est avérée être une impasse ! En effet, la psychologie a bien démontré que le traumatisme revient inéluctablement hanter le sujet. Le vide identitaire provoqué par les mécanismes de défense inconscients est devenu problématique, entraînant des identités fragmentaires et des histoires rompues. De là provient l'importance de la symbolisation du traumatisme, que ce soit par le biais de paroles effectivement prononcées ou de l'écriture.

La littérature, dans sa volonté de représenter le réel, cherche les failles de l'homme pour mieux les mettre en exergue. Souvent elle cherche aussi à représenter les émotions les plus fortes. Ainsi, la douleur, la peine, la mélancolie, ou le traumatisme sont des thèmes récurrents dans de nombreux récits algériens. Cependant, une nouvelle esthétique se présente qui tend à déjouer des attentes en offrant un regard différent et déformé de cette réalité, en

¹Haruki Murakami, *Kafka sur le rivage*, Japon 2002, traduit par Corinne Atlan, édition Belfond, 2006.

insistant sur la monstruosité, la folie, et les maux non pas explicites mais bien incarnés dans une transe morbide et funèbre qui déploie dans le récit tout à la fois un jeu et une esthétique.

Comment dire l'ineffable d'une Mémoire tue ? Comment rendre compte de la révolte d'une génération qui quête et sa voix et sa place ? Le nouveau roman algérien tend à offrir par son écriture le son d'une génération muette et pourtant vivante ! Ce mutisme prend trait de la folie dans la description des personnages en perte, en exil, et en toute privation. La mort les poursuit non seulement comme une figure tutélaire le plus souvent celle du père, mais encore, comme élégie absolue de ces voix enfouies. Il n'est, alors, pas anodin que les formes romanesques empruntent au récit poétique et à des volutes en proses pour décrire ce qui obsède, tout à la fois, celui qui nous donne vie et celui qui nous empêche de vivre¹.

Dans la présente étude, nous allons analyser la thématique du traumatisme et l'incarnation du mal de la génération postindépendance dans les deux œuvres romanesques ; *L'effacement* de Samir Toumi, 1994 de Adlène Meddi. Dans ces deux romans si importants de ces dernières années, les conventions narratives et les notions traditionnelles d'intrigue et des personnages se sont révélées insuffisantes pour la représentation des conséquences et de l'atrocité des événements tragiques qui dépassaient les limites de la compréhension humaine. L'attention des deux auteurs s'est déplacée d'une action et des personnages vus de l'extérieur, à un point de vue intérieur. Par ailleurs, par opposition à une littérature qui tend vers une simple description du réel, cette nouvelle littérature favorise une parole intérieure, fragmentée, et incohérente parfois ! Ces auteurs ont choisi alors de ne pas céder à la faillite d'une représentation superficielle, mais de l'embrasser !

Notre choix du sujet est justifié par le fait que la thématique du traumatisme est d'une importance considérable et elle occupe une place centrale dans le paysage culturel contemporain en effet la généralisation du traumatisme à travers le monde entier implique sa symbolisation en littérature pour pouvoir transcender le drame à une époque où la mémoire est souvent laissée dans l'ombre du silence et de disparition. Si notre choix s'est porté sur ces deux récits précisément , c'est dans une volonté de vouloir travailler sur un corpus algérien contemporain marqué par un renouvellement thématique et esthétique , comme nous l'avons signalé précédemment, et écrit par deux romanciers issus d'une même génération , dont l'identité a été écrasée sous le poids de celle des pères fondateurs de la

¹Lynda-Nawel Tebbani, « Lecture comparée » in Fassel, *revue de critique littéraire*, N°0, automne 2018, Alger, éditions motifs.

gloire de l'Algérie indépendante , la conduisant ainsi vers les événements tragiques des années 1990

L'étude que nous allons mener s'inscrit dans l'objectif de démontrer comment les écrivains algériens contemporains, à l'instar de Samir Toumi et Adlène Meddi tentent de représenter un traumatisme collectif, d'écrire les maux d'une génération muette, tout en embrassant cette crise représentée par l'écrasement identitaire, l'effacement mémoriel, et la folie, aspects inhérents au traumatisme et inéluctables pour ceux qui ont vécu le drame.

Ceci étant envisagé au départ, et pour bien mener notre analyse, nous avons formulé l'interrogation suivante : Comment se manifeste le traumatisme dans les deux romans algériens, *L'effacement* de Samir Toumi, 1994 de Adlène Meddi ? Et comment peut-on justifier cette convergence singulière des écrivains contemporains vers cette thématique ?

De ce fait, nous proposons les hypothèses suivantes :

- Le recours à l'imaginaire romanesque s'inscrit dans une volonté identique des auteurs à pratiquer une parrhésia cathartique¹ commune pour pouvoir dépasser la complexité de l'Histoire, confirmant ainsi les propos de Boris Cyrulnik : « *Tout traumatisme est supportable dans la mesure où le sujet peut l'élaborer dans un récit.* »²
- Est-ce une volonté de faire parler une partie de l'Histoire tant ignorée pour la mettre au premier plan de la Mémoire, confirmant ainsi les propos de l'écrivain algérien H'mida Ayachi.

Pour mener convenablement notre analyse et dans le souci de vérifier la justesse de ces hypothèses et d'apporter une réponse à la problématique que nous avons formulée, nous nous référerons principalement à la psychanalyse, un outil d'analyse adéquat à ce type de recherche. Nous userons également de passerelles entre deux disciplines, à savoir l'Histoire et la psychanalyse. Et au fur et à mesure que nous avancerons dans notre analyse, nous ferons également recours à d'autres approches textuelles que la recherche exige tels que la narratologie, la titrologie, l'analyse du discours, les travaux de Michel Foucault et bien évidemment l'approche comparatiste.

¹C'est la prise de conscience par laquelle un sujet se remémore un événement traumatique passé.

²Cyrulnik Boris, L'espoir après le traumatisme : le principe de résilience, publié sur le site <https://www.weelearn.com/p/pause-bient-etre/l-espoir-apres-le-traumatisme-le-principe-de-resilience.html>. Consulté le 10.05.2019 à 16 h30.

Pour assurer une progression cohérente de notre analyse, nous avons jugé utile de diviser le travail en trois chapitres. Dans le premier chapitre intitulé « Origine et symbolisation du traumatisme », nous nous tacherons en premier lieu à présenter le contexte historique des deux périodes tragiques, origine du traumatisme. Nous étudierons, en deuxième lieu, la relation traumatisme/ littérature pour montrer l'importance de la symbolisation du traumatisme par la littérature. Nous présenterons, en dernier lieu, le synopsis de chaque roman ainsi que la biographie des deux romanciers.

Dans le deuxième chapitre intitulé « Le trauma-écriture pour témoigner du mal », nous passerons à une analyse du corpus que nous allons mener en suivant une démarche comparative dans le but d'établir des rapprochements entre les titres des romans, les personnages principaux, ainsi que le cadre spatio-temporel des récits, éléments essentiels auxquels les romanciers ont accordé un soin particulier. Nous aborderons, en quatrième lieu, l'introduction du rôle des psychologues, un aspect romanesque très notable dans les deux romans. Le dernier axe de ce chapitre sera consacré à l'entrecroisement de la fiction avec l'Histoire dans les deux romans. Une posture littéraire qui semble dévoiler une volonté commune chez les romanciers de faire parler des vérités historiques tant dissimulées.

Nous procéderons dans le dernier chapitre intitulé « Aspects scripturaires du traumatisme », à l'analyse des différentes manifestations du traumatisme que nous allons développer en trois axes principaux. Il s'agira d'abord de « L'écrasement identitaire », un premier aspect du traumatisme que nous analyserons à travers la superposition des générations et l'évocation du père, comme référent symbolique. Nous entamerons ensuite l'analyse de deuxième aspect du traumatisme « L'effacement mémoriel » qui sera développé également en deux points essentiels : L'oubli, entre sagesse et folie. Effacer pour falsifier. Nous nous étalerons finalement sur la folie, comme aboutissement du traumatisme, résultat de la transmission de l'héritage traumatique. Le dernier point sera consacré à « La non-guérison des personnages » en effet les deux protagonistes des romans finissent derrière les portes de l'hôpital psychiatrique.

**CHAPITRE I : ORIGINE ET SYMBOLISATION DU
TRAUMATISME.**

Des tortures, viols, enfumages, et massacres collectifs de la période coloniale aux meurtres, assassinats, violence de masse et quotidien de sang de la décennie noire. Telles étaient les deux pages sanglantes de l'Histoire de l'Algérie. Un chaos total qui semble interdire aux écrivains de rester dans l'indifférence face aux événements qui ont ébranlé la société algérienne.

Après avoir pris la plume pour affirmer l'existence de l'Algérien face à l'Autre, agresseur et dominateur, les écrivains Algériens se sont manifestés de nouveau dans un contexte particulièrement dramatique. « Une graphie de l'horreur » selon la qualification de Rachid Mokhtari, pour écrire l'Algérie qui vacille, saigne au quotidien, et témoigner sur un moment tragique de l'Histoire de l'Algérie, exerçant ainsi un devoir de mémoire.

Quarante ans plus tard, les séquelles sont toujours là, empreintes indélébiles témoignant de ces deux tragédies historiques donnant naissance à des générations sacrifiées, brisées par une violence sociale absolue. Un nouveau contexte marqué par l'émergence, sur la sphère littéraire, d'une littérature qui s'est donnée pour tâche suprême d'écrire le traumatisme et incarner les maux d'une génération réduite au silence et à l'effacement.

Dans la première partie de notre mémoire, nous nous étalerons d'avantage en premier lieu sur le contexte historique, origine du traumatisme. Nous passerons ensuite à la symbolisation du traumatisme par la littérature, comme forme de catharsis sociale indispensable. Nous présenterons en dernier lieu la biographie des deux romanciers, ainsi que le résumé des récits, objet de notre étude.

I.1. De la violence au traumatisme

Le traumatisme psychologique est un phénomène qui a occupé une place centrale dans la psychologie naissante au début du XX^{ème} siècle. Les chercheurs avaient des opinions variables quant aux causes principales du traumatisme, mais Sigmund Freud, fondateur de la méthode psychanalytique a d'abord émis l'hypothèse que tout traumatisme résulte d'un événement dramatiquement subi ou de toute forme de violence, éprouvée physiquement ou moralement. Il s'exprime particulièrement dans la vie quotidienne par un « **trouble de stress post-traumatique** »¹ dans lequel des éléments anodins, mais soudainement associés à l'événement premier, se transforment en stress. Cette découverte allait fournir une nouvelle voix ou les psychanalystes pourraient trouver des réponses face à

¹Un type de trouble anxieux sévère qui se manifeste à la suite d'une expérience vécue comme traumatisante avec une confrontation à des idées de mort.

une variété d'événements considérés anormaux en les traitant en tant que phénomène unique. Par conséquent, un nombre d'études a été effectué entre 1898 et 1976 pour explorer les effets psychologiques et biologiques des événements traumatisants dans une vie. Néanmoins, au fur et à mesure que le XXème siècle progressait et que de nombreuses guerres et catastrophes y sévissaient, la nécessité de repenser cette question s'est imposée.

C'est suite à la seconde guerre mondiale que l'accent a été mis sur le retard des symptômes et sur le prolongement des effets que provoquait une expérience traumatisante. Nous pouvons lire également le cas de l'Algérie avec le traumatisme engendré par la violence que les Algériens ont subi pendant la période coloniale puis au cours de la décennie noire.

L'Algérie à l'image de nombreux pays dans le monde, vit depuis plus d'une décennie les séquelles des traumatismes collectifs intentionnels qui ont bouleversé profondément la société algérienne. La colonisation française était une colonie de peuplement agressive et une occupation armée violente qui a laissé des traces indélébiles. Elle avait pour objectif l'appropriation du territoire algérien et la soumission de son peuple à un régime d'exclusion faisant des autochtones des expropriés, des bannis sur leur propre terre. Cette infamie qui avait asservi les Algériens et étouffé toute forme d'expression de la liberté, avaient plongé le peuple dans le déshonneur et l'indignité. Un déni d'existence, une véritable aliénation et des populations traumatisées. Un mal Absolu !¹. Dans ce sens, le philosophe Français Alexis de Tocqueville déclare : « *Nous avons rendu la société musulmane beaucoup plus misérable, plus désordonnée, plus ignorante, et plus barbare qu'elle ne l'était avant de nous connaître* »²

De la violence de la période coloniale vers la violence de la décennie noire. Ce qui s'est produit durant les années 1990 est hors du commun. Assassinats, Kidnappings, tortures, viols, attentats au quotidien de la part des groupes terroristes islamiques. Persécutions, arrestations arbitraires, harcèlements, répression du côté des forces de l'ordre. Une double violence qui a produit une véritable psychopathologie collective et qui a su tirer sa légitimité de la religion.

¹Mahmoud Boudarene, *La violence sociale en ALGERIE, comprendre son émergence et sa progression*, Alger, édition KOUKOU, 2017.

²Alexis de Tocqueville, Rapport de la commission d'enquête parlementaire du 1847 sur l'Algérie.

Les actes commis par les groupes islamiques armés sont d'une violence indiscriminée en ce sens qu'il n'y pas de distinction victime/ cible. Il faut dire que la vie s'est encore arrêtée dans de nombreuses régions du pays, notamment dans les campagnes et les petites villes qui ont été victimes de massacres. Les citoyens de ces régions ont côtoyé la bestialité du terrorisme et la mort au quotidien.

Dans ce contexte, il est intéressant de noter que ce qui a distingué le terrorisme islamique des autres formes de violence est le fait de s'attaquer à des identités. Il a porté atteinte à des civils et militaires non pas pour ce qu'ils font, mais pour ce qu'ils sont, visant ainsi la destruction de leur identité. Son objectif principal était de frapper les esprits et de bouleverser la pensée. C'est une guerre psychologique en effet elle avait comme principale cible la psyché humaine « *Le terrorisme, délibérément, part de la psyché pour atteindre la psyché* »¹. La nature de ses crimes, le choix de ses cibles et ses armes, son aspect construit et intentionnel vont déboucher sur une véritable psychopathie collective en effet il provoque un sentiment d'impuissance, d'horreur au quotidien, et surtout la destruction des liens communautaires et familiaux. Il est donc possible de qualifier la violence politique en Algérie durant la décennie noire comme une double catastrophe, à la fois psychique et sociale. Psychique, dans le sens où le quotidien gouverné par l'horreur et la mort, rend impossible toute mentalisation de l'expérience traumatique. En effet, le sujet subissant une forme de violence se heurte à l'impensable et l'irreprésentable. Elle est également sociale dans le sens où elle vise essentiellement la destruction du pacte social, inscrit au cœur même du psychisme.²

Bref, ce pan de l'Histoire de notre pays a laissé des séquelles et un traumatisme psychique sévère sur les différentes générations qui ont vécu les affres de ces deux périodes sanglantes de l'Histoire de l'Algérie. L'inconscient collectif, la conscience sociale ont nécessairement été marqué par cette violence extrême, une empreinte indélébile, transmise des générations en générations. Une violence héritée qui servira de socle aux héritages ultérieurs. L'égarément, l'instabilité, la perte des repères, le vide identitaire, l'effacement, sont devenus problématiques. D'où la nécessité de la symbolisation du traumatisme par le biais de l'écriture. Cependant, à cause de la nature irreprésentable des événements dont l'Algérie a été la scène, cette symbolisation nécessite une approche qui n'est pas toujours

¹Hélène L'Heuillet, *Aux sources du terrorisme : De la petite guerre aux attentats-suicides*, Paris, Fayard, 2009, p.76

²Latéfa Belarouci, « Le terrorisme en Algérie : entre honte et trauma », in *Dialogue* 2010/4 n°190, pp.107-116, mis en ligne sur Cairn.info le 03/02/2011.

possible dans les domaines sociologiques ou médicaux, mais que la littérature et surtout la fiction permettent.

I.2. Littérature et Traumatisme.

Après la violence et le chaos total engendré par la colonisation française, puis la décennie noire et qui ont bouleversé radicalement l'ordre établi de la société algérienne, un doute sur la continuité de la littérature s'est répandu en Algérie. Impensable donc l'idée de reconstruire de nouveau une culture et une littérature. On s'attendait donc à ce que ce chaos total contaminait les arts et la littérature et on se posait la question sur la possibilité de continuer d'écrire et de produire après l'effondrement de la culture et un traumatisme social absolu. Une réponse consiste à se donner l'obligation de témoigner du mal et c'est cette tendance qui, à travers toute l'Algérie, a inauguré l'ère d'une nouvelle écriture. Une graphie de l'horreur, tout comme l'époque qu'elle exprime, dictée par le désir de témoigner et surtout pour l'intellectuel de ne pas rester indifférent dans un contexte particulièrement dramatique. Ainsi, on a assisté à une foisonnante production littéraire exprimant le refus du silence, un cri du cœur des auteurs qui se sont impliqués au prix de leur vie et ayant comme objectif suprême « Dire l'Algérie qui saigne », exerçant ainsi un devoir de mémoire pour lutter contre l'oubli et la falsification de l'Histoire. Le défi que la nouvelle génération d'écrivains a relevé, des années après le drame ! Et c'est en lisant cette littérature qu'on peut repérer les traces du traumatisme et ses manifestations qui soient communes.

La littérature (prise dans sa plus grande extension possible) connaît depuis toujours ce type d'événement : elle le représente, l'exprime, l'évoque, le dénonce, etc. ; et l'on peut même se demander si elle n'a pas organisé certains de ses styles, de ses genres- la tragédie- ou de ses figures autour du scandale et de la menace dont l'existence du traumatisme défiait la culture. En ce sens , on peut envisager les rapports entre traumatisme et littérature sous deux aspects qu'on pourrait dire paradoxalement plus ordinaires et plus partagés que celui qu'entraîne la définition événementielle du traumatisme. Le premier , non sans lien avec ce qui s'est débattu depuis Aristote sous le nom de catharsis , serait le fonction de guérison ou de réparation à l'égard des traumatismes subis individuellement ou collectivement, qu'on envisage la question du côté de l'individu (auteur comme lecteur) ou de collectif (public) . Le second mettrait en avant la fonction symbolique de la littérature en tant que pratique

culturelle susceptible de nourrir le psychisme de ceux qui la partagent, de façon à développer leurs défenses à la fois affectives et critiques face à toute espèce d'agression traumatique.¹

Dans cette optique, Boris Cyrulnik déclare : « *Tout traumatisme est supportable dans la mesure où le sujet peut l'élaborer dans un récit* »². De son côté la psychanalyse affirme que le fait de verbaliser ou de symboliser le traumatisme aide finalement à le surmonter. Dans ce sens B.A Van der kolk et Onno Van der Hart, leaders aujourd'hui reconnus dans le champ du traumatisme psychologique accordent la plus haute importance à la mise en parole de l'expérience traumatisante comme la meilleure voie pour accéder à un passé dans l'état conscient d'une personne pour qu'elle puisse l'intégrer comme partie de son identité. Si un drame n'a pas été organisé à un niveau linguistique, ce manque de structure dans la mémoire par les mots condamne le sujet subissant le traumatisme à une tyrannie éternelle. Donc, afin de retrouver la paix et de mettre fin à cette tyrannie, il faut intégrer le passé au présent à travers la parole, qui deviendra conséquemment une partie de la personne, et de son identité.

Et à propos de son roman non fictionnel « Le temps de mourir », l'écrivain et le journaliste, Saïd Oussad explique que « *Ce roman est une catharsis. J'ai vécu beaucoup de choses que j'ai refoulées durant la décennie noire. C'est un trauma refoulé qui a été pris en charge par le romancier.* » Il ajoute : « *C'est le journaliste qui refoule et le romancier qui vomit* ».³

L'Algérie a vécu une époque qui continue à générer des traumas qui, psychanalytiquement, paralysent l'inconscient et prend le monopole des structures de l'imaginaire, empêche de réfléchir en toute liberté et contrôle toute réflexion. Il s'est avéré donc que la meilleure manière de reprendre le contrôle sur « Les structures » de son imaginaire est d'en parler, d'extérioriser, de verbaliser, et de donner une représentation symbolique à ce trauma pour pouvoir un jour se libérer et reprendre le contrôle sur soi-même. Ainsi, nous avons assisté à une foisonnante production romanesque faisant des événements traumato gènes et leurs manifestations postérieures une matière principale de l'œuvre romanesque. Citons à titre d'exemple « *Les amants de Shahrazade* » de Salima Ghazali,

¹ Helen Merlin-Kajman, « littérature et trauma », argument d'une table ronde de transitions, Paris, 2017

²Cyrulnik Boris, L'espoir après le traumatisme : le principe de résilience, publié sur le site <https://www.weelearn.com/p/pause-bient-etre/l-espoir-apres-le-traumatisme-le-principe-de-resilience.html>. Consulté le 10.05.2019 à 16 h30.

³Hana Menasria, « Rencontre autour du roman « Le temps du mourir » de Saïd Oussad : Ecrire sur la décennie noire est un devoir pour les victimes », publié le mardi 20 mars 2018 à 13 :46, sur Liberte-Algerie.com

«*Algérie, Le massacre des innocents* » de Nacira Belloula, « *Le temps de mourir* » de Saïd Oussad, « *1994* » de Adlène Meddi, « *L'effacement* » de Samir Toumi, ces deux derniers romans qui constituent le corpus de notre étude.

Avec ces deux romans, Adlène Meddi et Samir Toumi ont ouvert la boîte noire de ce qui s'est passé en Algérie dont l'Histoire attend toujours d'être complètement écrite. Ce sujet a pris également un statut particulier dans la scène de l'actualité depuis de nombreuses années. Et la formule « Qui tue qui ? » a été largement employée dans le champ médiatique par des historiens, des journalistes, des défenseurs des droits de l'homme et des écrivains pour dire qu'ils y a toujours des failles dans la Mémoire collective des Algériens. Dans ce sens, Ali MEKKI déclare : « *L'Histoire de la guerre d'Algérie est à la fois fortement présente et aussi sourde et muette De cette histoire, les jeunes ne savent rien, et s'ils ne savent rien, c'est qu'on ne leur a rien dit, rien enseigné, ni les parents, ni à l'école* »¹ Cette histoire si sensible, si difficile à formuler, les deux romanciers l'ont magnifiquement abordée grâce à la liberté que donne la fiction.

Récits ambitieux et émouvants écrits par deux jeunes romanciers issus de même génération, *1994* et *L'effacements* sont sans doute des romans qui apportent des pièces manquantes à la guerre et ses effets produits sur des générations embarquées dans une guerre qui n'était pas la leur et dans un chaos totale dont elles ignorent les raisons sur une Terre qui est devenue synonyme de silence. Certes, il n'y a pas de scènes sanglantes dans les deux romans, ou très peu, mais des traumatismes, blessures assassines, profondes et insidieuses car invisibles ; des blessures qui peuvent se réveiller à tout moment pour un simple mot, un geste, ou un regard, quarante ans après !²

A l'instar d'autres écrivains comme Nina Bouraoui, Kamel Daoud, Boualem Sansal, Anouar Ben Malek, Adlène Meddi et Samir Toumi offrent un nouveau souffle à la littérature algérienne d'expression française et inscrivent leur écriture dans une demande de l'Inter dit. Ils proposent une autre vision élargie de l'écriture et de l'homme en interrogeant les articulations et les enjeux qui peuvent aider à pendre l'Histoire autrement. Avec des nouvelles postures littéraires et esthétiques, les deux romanciers se démarquent du modèle traditionnel et construisent une singularité scripturaire loin des exigences attendues de

¹ Ali Mekki, « Mémoire de l'immigration algérienne : La guerre d'Algérie en France », in *Zàama*, n °4, Hors-série 2002, p.6. Colloque tenu à Marseille les 2 et 3 décembre 2002.

² Catherine Pont-Humbert, *Quand la guerre raconte la guerre d'Algérie*, publié sur le site <https://www.lecteurs.com/article/quand-le-roman-raconte-la-guerre-dalgerie/2443222>, le jeudi 01 février 2018, consulté le 01.06. 2019 à 22 h30.

l'époque et de lectorat, et des contextes de production de l'œuvre, dépassant tous les stéréotypes de la critique post coloniale. C'est en ce sens que cette littérature évolue et trouve ainsi son champ d'investissement.

Cette nouveauté déploie une dimension esthétique, composante fondamentale de toute littérature, préconisant des modes d'écriture qui s'inscrivent dans la diversité, la polyphonie, et l'hybridité, elle invite à considérer la façon dont ces écrivains repensent l'espace littéraire et prêtent au genre romanesque une prose et des techniques qui bousculent les cadres traditionnels du discours et repoussent les divers doxas, aussi bien coloniale que post coloniale¹

Avec ces deux romanciers, les conventions romanesques et les notions traditionnelles de l'intrigue et de personnages se sont révélées insuffisantes pour la représentation du traumatisme issu d'une violence atroce qui dépassait les limites de la compréhension humaine. Par ailleurs, par opposition à la langue descriptive qui caractérisait les romans du XXème siècle, cette nouvelle littérature a favorisé une parole intérieure, fragmentée, et parfois incohérente.

I.3. Présentation des auteurs.

I.3.1. Samir Toumi

Samir Toumi est un jeune romancier algérien né à Bologhine (Alger, anciennement Saint-Eugène). L'écrivain a une formation d'ingénieur polytechnicien, mais on peut dire de lui qu'il est aussi « polyculturel », sa passion englobant non seulement les sciences mais aussi les arts et la littérature dont il est amateur éclairé.

Samir Toumi s'est manifesté dans la sphère littéraire algérienne en 2013. Il publie son premier roman *Alger, le cri* en 2013, aux Editions Barzakh. Un récit ingénieux et bouleversant qui raconte son rapport à la ville, dans une fabuleuse introspection, oscillant entre amour, haine et fascination morbide pour les mots. En 2016, il signe son deuxième roman « *L'effacement* » paru en octobre 2016 chez le même éditeur. Dans ce roman, plus abouti, Samir Toumi poursuit une interrogation sur les liens entre l'espace et l'Histoire, entre l'individu qui l'habite et une ville portée aux dimensions d'un pays. Après plusieurs

¹Argumentaire d'une journée d'étude nationale « Le nouveau roman algérien. Quelles postures littéraires ? Quelles esthétiques ? », Tenue à Université Abou Bekr Belkaid – Tlemcen Laboratoire de recherche LLC, le 28 novembre 2018, publié le 4 août 2018 par Marc Escola

absences intermittentes en France pour y poursuivre ses études et en Tunisie pour des projets professionnels, il revient à Alger en 2004 pour y vivre et fonder une société de consulting centrée sur les ressources humaines.

I.3.2. Adlène Meddi

Adlène Meddi est un journaliste, reporter et écrivain algérien de langue française. Il est né en 1975 à El-Harrach dans la banlieue Est Alger et a poursuivi ses études durant de longues années jusqu'à l'obtention de son bac (après 3 essais entre 1992 et 1994). S'en suivra l'école de journalisme d'Alger, une tentative de post-graduation, et de sociologie des médias à l'Université d'Alger et à l'EHESS de Marseille. Journaliste depuis 1998 dans des hebdomadaires et des quotidiens francophones, Adlène Meddi réussit à mieux gagner sa vie en bossant dans le grand canard El-Watan. Il gère depuis Mars 2009 avec sa compagne l'édition du vendredi « El-Watan week-end ».

En 2002, il publie aux Editions Barzakh à Alger un premier polar « *Le casse-tête Turc* ». En 2008, toujours chez Editions Barzakh, « *La prière de Maure* », réédité en 2010 aux Editions Jigal. La critique algérienne s'emballe : L'écrivain Djilali Kellas « *Le roman de Adlène Meddi a cette belle couleur des Maures, Des Dieux africains. Il n'a rien à envier à « L'aveugle au pistolet », de Chester Himes ou « Pas d'orchidées pour miss Blandish » de James H. Chase, deux romans noirs et beaux comme...la mort, comme le Maure, l'éternel mort !* »¹

En 2009, Adlène Meddi monte avec un groupe d'auteurs un mouvement de contestation organisant happenings et manif pour Les Libertés qui s'appelle Bezzzef (C'est trop !). Il co-écrit « *Jours tranquilles à Alger* » avec Mélanie Matarese paru aux Editions Riveneuve en 2016. Puis en octobre 2017, il sort son troisième roman *1994*, aux Editions Barzakh. Ce roman, réédité chez Rivages Noir (Paris) en septembre 2018 et reçoit le prix transfuge 2018 du meilleur Polar Francophone.

Il vit actuellement à Alger où il continue à écrire et monte un film avec son ami le comédien Samir El-Hakim

¹Djilali Kellas, Folio-Adlène Meddi : Le « maure », philosophe de la mort, publié sur le site <http://www.partagelecture.com/t11040-meddi-adlene-la-priere-du-maure>, le 08 juillet 2008 à 18 :29h, consulté le 10.06. 2019 à 10 h30.

I.4. Présentation du corpus d'étude.

I.4.1. *L'effacement*

Il est difficile de ne pas penser à la Moustache, l'un des premiers romans d'Emmanuel Carrère, en lisant *L'effacement* de Samir Toumi. Dans ce roman, Samir Toumi raconte une histoire à la première personne, mais son narrateur n'a pas de nom. Il se définit uniquement comme un fils de Commandant Hacène, Moudjahid, révolutionnaire algérien.

Face à un miroir, le fils de 44 ans assiste à sa progressive disparition, s'interrogeant sur son identité à travers les multiples jeux de regards que les autres posent sur lui, et qui lui révèlent une faille profonde entre l'homme qu'il croyait être et le vide que comblent les attentes de l'entourage, peu à peu comblé par l'image du père. Si on retrouve dans les deux récits la violence du questionnement sur l'identité, qui mène à la mutilation chez Emmanuel Carrère, et à la folie chez Samir Toumi, le roman de ce dernier s'implante dans le cadre d'une conscience historique du moment où il se déroule.

Le roman débute par le premier effacement du narrateur survenu le jour de ses 44 ans, lorsqu'il constate l'absence de son reflet dans le miroir de sa salle de bain. Il devient invisible à lui-même, mais son reflet réapparaît ! L'inquiétude de voir son reflet disparaître de nouveau l'amène à consulter un psychiatre le docteur B qui lui diagnostique un trouble rare et très peu documenté « Le syndrome de l'effacement » affectant uniquement les hommes algériens nés après l'indépendance suite à une transmission intergénérationnelle, au sein d'une même famille de traumatisme dû à la guerre de libération nationale. A travers sa relation avec le docteur B, la narrateur se dévoile lors des séances de psychothérapie livrant des souvenirs de son enfance privilégiée, dressant le portrait d'un père glorieux, flamboyant, et autoritaire, décrivant une mère détachée et dépressive qui voua toute son existence à celle de son mari, évoquant d'une manière confuse sa relation avec sa fiancée Djaouida, relatant les déboires de son frère Faycel qui mimait son glorieux géniteur.

Le roman est composé de trois parties principales dont la première est intitulée « *Alger* » ou on est particulièrement saisi par un discours monotone et teinté d'ennui d'un personnage embourbé dans une vie sans désir. Ses sens se réveillent soudainement et son cœur palpite enfin dans la deuxième partie intitulée « *Oran* ». Un sentiment étrange et excitant le transporte vers Oran. Cette ville joyeuse dans laquelle il croise des personnages

hauts, en couleurs, il retrouve un appétit et plonge dans le monde nocturne où sensualité rime avec légèreté au rythme de la musique Rai. Dans la troisième partie, le personnage se retrouve avec des effacements récurrents qui le confrontent à des absences mémorielles violentes. En perdant ses propres souvenirs, il ne lui reste que les souvenirs transmis par son père, ceux d'une guerre que le narrateur n'a pas menée. Ses longues réflexions existentielles le renvoient à son passé où l'ombre de son père vient le poursuivre et l'oblige à se poser moult questions dont les réponses lui échappent comme son reflet au miroir. Les fils seront-ils toujours les gardiens effacés de la Mémoire d'un pays érigé à la gloire du passé ! Et l'auteur pousse toutes générations confondues à une réflexion.

I.4.2.1994

1994, le dernier roman de l'écrivain algérien Adlène Meddi, revient sur le traumatisme de la fameuse décennie noire algérienne, de cette guerre fratricide qui ensanglanta le pays une trentaine d'années à peine après l'indépendance.

Alors qu'ils tentent de vivre comme tous les jeunes de leur âge malgré le chaos et la terreur qui les entourent au quotidien, Amine, Sidali, Nawfel et Farouk, quatre adolescents d'El Harrach décident de former un « contre-feu clandestin » pour « enrayer la mécanique fatale », « pensant naïvement que leur part de violence allait contrebalancer celle d'en face, celle des terroristes, des barbus, des barbouzes, on ne savait plus... ». Mais deux d'entre eux, Amine et Sidali, deux amis fils d'anciens frères d'armes de la révolution devenus ennemis, se font happer dans l'engrenage, franchissant les frontières qui les avaient menés à l'assassinat de Mehdi, le frère de Kahina. Le père d'Amine, le colonel Zoubir Sellami, s'emploie alors à en effacer toute trace pour ne pas éveiller les soupçons d'Aybak, son inquiétant et ambitieux adjoint, ni ceux de leurs supérieurs des Services Spéciaux. Puis il contraint les deux jeunes gens à s'exiler : Sidali en France et son fils au sein de l'académie militaire de Cherchell. A la mort du général Zoubir Sellami en 2004, un événement qui va céder la douleur et le dégoût refoulés en rouvrant les blessures. Un « océan déchainé de sang, de larmes et de merde » qui les renverra à leurs fantômes, à leur honte, et à leurs remords. Amine sombre ainsi dans la folie et est interné dans un hôpital psychiatrique, tandis que Sidali revient au pays dix ans après son exil, retrouvant la ville natale aimée de sa jeunesse et espérant arracher son ami « à la camisole de la folie. ». Mais le désormais puissant général Aybak et ses sbires veillent, à l'affût des pièces leur manquant pour reconstituer le puzzle de cette histoire vieille de dix ans !

**CHAPITRE II : LE TRAUMA-ECRITURE
POUR TEMOIGNER DU MAL.**

Il est indéniable que la littérature algérienne d'expression française est tributaire de son Histoire. Elle n'a pas cessé d'évoluer et de marquer différentes mouvances en fonction des contextes historiques qu'elle exprime et l'esprit des générations qui se sont manifestées dans la voie de la création. Certes, elle a conservé un certain héritage thématique et esthétique qui date depuis l'ère des classiques, mais elle n'a pas manqué d'innover et d'apporter un épanouissement. C'est incontournable !

L'écrivain Algérien contemporain qui, pour s'adapter à son époque et à sa société, et d'orienter sa production vers un renouvellement thématique et esthétique, n'a pas cessé de produire un discours qui oscille entre le traditionnel et le moderne afin de proférer une parole dévoilant certaines vérités tant dissimulées, une sorte de remise en cause, un redressement pour rendre sa littérature conforme à son présent¹.

Dans la deuxième partie de notre mémoire, nous allons procéder à l'analyse de notre corpus tout en inscrivant cette étude dans une démarche comparative. Nous nous tacherons surtout à projeter la lumière sur la nouveauté littéraire que les deux écrivains ont apportée dans leurs romans afin de témoigner du mal de la génération post indépendance.

II.1. Autour des titres : De 1994 à l'effacement

Leo H.Hoek, L'un des fondateurs de la titrologie moderne, confirme que le titre, « *tel que nous l'entendons aujourd'hui, est, au moins à l'égard des intitulations anciennes et classiques, « Un objet artificiel », un « artefact de réception » ou de commentaire, arbitrairement prélevé par les lecteurs, le public, les critiques etc* »². Dans ce contexte, en parlant de l'importance du titre, G.Genette, l'un des fondateurs de la narratologie considère que « *même provisoire, une formule n'est jamais tout à fait insignifiante* »³. Selon lui, le titre n'est jamais un simple énoncé insignifiant. Il est toujours porteur d'un message. Il résume et englobe l'essentiel d'un texte écrit. Parfois, il est conçu de telle manière qu'il laisse sous-entendre quelque chose. Il permet également de percevoir directement le contenu du texte en question. Par ailleurs, dans un article intitulé « *Description d'un archonte : préliminaires à une théorie du titre à partir du Nouveau Roman* », le critique tente d'analyser comment se réalise l'interaction du titre avec le texte dans le cas précis des ouvrages du

¹Entretien réalisé par Sara Karfi avec Faouzia Bendjelid- L'écriture en Algérie est tributaire de l'Histoire, publié le 15 mars 2014, in Liberté.

²Leo H.Hoek, *La Marque du titre*, 1981, cité par Genette, Seuil, 1987, coll. « Poétique », sous la direction de Genette et T. Todorov, p.54

³Gérard Genette, Seuil, 1987, coll.Poétique, sous la direction de G.Genette et T.Todorov, p.65

Nouveau Roman. Il se propose de prouver que la vocation du titre est l'ambiguïté sémantique. Selon lui, le titre se trouve dans une situation paradoxale : il doit informer et en même temps se garder de donner trop d'informations : il doit montrer et cacher à la fois.

Le titre romanesque peut prendre plusieurs formes : un mot ou d'un groupe de mots ; il peut être également un nom (propre ou commun), un groupe nominal ou verbal, ou même une phrase (nominale ou verbale), d'une forme précise, et d'un type particulier

Le corpus pour lequel nous avons opté est constitué de deux romans dont les titres « 1994 », « *L'effacement* ». Le premier sous forme d'un nom commun précédé d'un article défini, dérivé du verbe « Effacer ». Le deuxième sous forme d'un chiffre renvoyant le lecteur à une période historique bien précise de l'Histoire de l'Algérie. Dans les deux titres, les romanciers semblent réunir leurs efforts dans la rédaction des intitulés de leurs romans pour que ces derniers, grâce à leur simplicité et brièveté, « *Donnent une idée complète autant que possible du contenu de l'ouvrage* »¹ suite à leur fonction désignative ou référentielle, en « *S'attachant toutefois à stimuler la curiosité du lecteur* »², à travers leur fonction énonciative ou sémantique. Les deux titres « *acquiert une importance majeure par l'influence* »³, grâce à la fonction séductrice qu'un titre « *exerce sur cette masse de lecteurs frivoles* »⁴

Le titre du roman (**mille neuf cent quatre-vingt-quatorze**) nous rappelle 1984, le roman de George Orwell auquel il est impossible de ne pas penser. Par le choix d'un titre qui correspond à une année au lieu des titres habituels métaphoriques, Adlène Meddi exprime sa volonté de rester fidèle à la tradition du roman noir qui veut qu'en général un titre doit être choisi pour frapper les esprits afin de sortir de la littérature dite « blanche ».

1994 est surtout une année significative dans l'Histoire de l'Algérie déjà traumatisée par les conflits armés. En donnant cette année-là comme titre suffit pour refléter le contenu du roman ou l'auteur tente de dresser un portrait saisissant de l'Algérie, des terribles années 90, de ses horreurs, de ses lâchetés et des dégâts irréparables qui ont touché profondément les âmes et les esprits qui avaient à peine 15 ou 16 ans, pleins d'espoir et d'amour avant de connaître la dévastation. Au fil de ce récit construit autour de deux dates clés (1994 -2004),

¹Henri Fournier, *Traité de la typographie*, Paris, Imprimerie de H.Fournier, 1825, p, 126

²*Ibid*

³*Ibid*

⁴*Ibid*

le lecteur plonge dans l'Histoire d'une ville en pleine violence fratricide où les âmes les plus sombres côtoient les cœurs les plus innocents.

De *1994* à *L'effacement*, le titre d'un court et passionnant roman à cheval sur l'Algérie qui fut, celle des pères libérateurs du pays, fondateurs de la gloire de l'Algérie qui écrase une génération coincée entre les espoirs nés au lendemain de l'indépendance et la grisaille d'un sombre quotidien qui n'offre pas de perspectives aux nouvelles générations « *A cet instant, je n'avais qu'une seule envie : quitter l'hôtel, prendre la route et rentrer chez moi. Je voulais oublier cette ville évacuer tous ces souvenirs d'un revers de la main, et me replonger dans le calme austère de mon studio. Je voulais reprendre la dépression de ma mère, reprendre mon travail et m'enfermer toute la journée dans mon placard vitré de la SONAGPA* » (P. 150)

A travers le choix de ce titre, l'auteur dévoile une thématique encore très peu abordée, celle du poids des représentations collectives nourries sciemment de la génération des révolutionnaires sur celle des fils, héritiers de l'indépendance. Cette image paternelle écrasante et castratrice d'un glorieux combattant de l'ALN qui empêche son fils d'évoluer, de s'épanouir, voire simplement d'exister, au point de ne pas avoir un nom, au point de s'effacer « *Ce que je redoutais le plus s'est produit : mon reflet a définitivement disparu. Jusque-là, mes effacements même s'ils étaient de plus en plus fréquents, restaient intermittents ; désormais, je n'existe plus face au miroir* » (P.89)

La mémoire dans ce nouveau texte est celle d'un personnage narrateur effacé, sans nom mais qui a une mémoire qui lui joue des tours ! Un personnage qui n'a plus aucune emprise sur son destin tant il s'est laissé écraser, qui assiste à son propre effondrement, mais qui ne semble avoir aucune ressource pour s'en libérer. Taciturne et indifférent, le personnage fait penser dans quelques aspects la nonchalance de l'Etranger d'Albert Camus, ou le Horla de Guy de Maupassant dans ce qu'il propose de fantastique par le biais de l'évocation d'un mal étrange « le syndrome de l'effacement » du reflet du personnage principal, mais aussi dans ce qu'il suppose comme documentation psychanalytique préalable pour l'auteur à la manière des naturalistes. Il faut noter que le roman n'est pas pour autant construit autour de la folie comme pourrait le laisser supposer le titre, mais, plutôt autour d'une périlleuse histoire de transmission et d'une « impossible » construction de soi pour la génération post indépendance

II.2. Les personnages principaux : entre ancrage historique et effacement

Pendant les deux dernières décennies, de nouvelles plumes ont investi la sphère de la littérature algérienne, produisant un corpus littéraire de tout genre, varié et considérable, dont *1994* et *L'effacement* font partie. Ces deux romans s'inscrivent dans la perspective de la continuité et de l'évolution romanesque et viennent confirmer que, depuis sa création, la littérature algérienne n'a pas cessé de s'enrichir et de se diversifier, donnant lieu à une réalité culturelle riche de surprises et de découvertes. Sous une apparente diversité, les œuvres de cette nouvelle génération d'auteurs démontrent l'unité d'une littérature contemporaine en liaison avec l'évolution socio politique et religieuse de l'Algérie. C'est ainsi que la production des textes, aussi abondante que diversifiée, qui s'est imposée dans le paysage littéraire algérien, nous apparaît dynamique et évolutive.¹

Il convient de préciser que le courant littéraire qui s'est développé au cours de ces vingt dernières années, fait clairement ressortir cette nouvelle mouvance et, surtout, la manière dont certains nombre d'écrivains se distinguent de la tradition littéraire algérienne ainsi que de leurs prédécesseurs. La particularité de cette mouvance d'écriture contemporaine faisant de l'Histoire tragique récente de l'Algérie et ses conséquences un objet principal, est son extrême diversité mais également sa tendance à une certaine uniformité à travers des points de convergence. Par ailleurs, les écrits qui ont porté sur la période tragique de l'Algérie illustrent une vision commune en privilégiant l'histoire immédiate avec toutes les souffrances et violences qui font que l'Algérie est devenue une société chaotique, plongée dans le sang, les larmes, en proie aux horreurs et à une tragédie historique insoutenable.

A travers ces deux romans, objet de notre étude, les deux romanciers tendent à offrir par leur écriture le son d'une génération souffrante, muette ! Ce mutisme prend trait de la folie dans la description des personnages en perte de repères ! Dans ce contexte, il semble intéressant de noter que par opposition à un modèle traditionnel qui favorise la description des actions et des personnages vus de l'extérieur, les deux romanciers ont tourné l'attention vers une analyse intérieure des personnages et des faits afin de comprendre le mal qui ronge une génération déjà brisée.

¹Soumeïya Bounane, *Le roman algérien contemporain : pour un renouvellement évolutif et dynamique* ». Ouvrage du CRASC, Alger, 2014, p. 63-89.

II.2.1. 1994

Les personnages de Adlène Meddi sont ancrés dans la réalité de la guerre civile. Il faut noter que le choix du titre *1994* n'est pas anodin d'autant plus que l'autre élément qui est très important c'est par rapport à la chronologie des personnages eux-mêmes parce qu'ils sont dans une phase de passer de l'adolescence à l'âge adulte et c'est très important de prendre cette phase pour raconter la réalité de la guerre civile.

1994 est l'histoire des jeunes qui ont vécu l'atrocité des années 1990 et comment la guerre les a impactés sur les projections d'avenir, leur amour, ou amitié ! Ils sont coincés entre deux temporalités : celle de la guerre d'avant, vécue par procuration, et une guerre qui pose la question de l'engagement, de la passivité, et de l'exil

Amine, Sidali et leurs copains du lycée Farouk et Nawfel se retrouvent dans le tourbillon de cette guerre. Des assassinats perpétrés à leurs yeux dans leur quartier d'El Harrach, impliquant parfois des proches comme le cousin de Sidali, Halim, gendarme fauché par les balles alors qu'il rentrait à la maison après six mois de mission dans le sud algérien. A l'ombre des Barbus, fous de Dieu, des flics paranoïaques assoiffés de vengeance, parmi lesquels la figure terrible de Zoubir Sellami, père d'Amine, colonel dans les forces de sécurité, les jeunes gens vont connaître leur descente aux enfers quand ils décident de « faire quelque chose » « *Un jour, face à la merde, ils ont décidé de ne plus rester les bras croisés. Nous avons été élevés dans ça ! On ne peut pas être lâches, nous devons faire quelque chose. Quelque chose ! Lazem* » (P. 236). Créer une organisation clandestine, faire des listes de personnes pour se venger de ceux qui ont, très tôt volé leur vie et jeunesse « *Oui, s'occuper après de ceux qui nous ont volés tout ce temps....qui nous ont gâché ce qu'on devait vivre...nous ont gâché la vie, ces enfoirés* » (P. 239)

Les personnages de Adlène Meddi semblent prisonniers du passé traumatique de la guerre de libération qui étaient partout présente, et de la guerre civile qu'ils vivent dans leur chair. Les personnages comme ceux des pères « Zoubir » et « Farès » ont une profondeur historique, un ancrage ! Ils symbolisent eux-mêmes l'héritage d'une lutte juste, une guerre juste, la guerre d'indépendance. Paradoxalement, ces jeunes vivent une guerre sale, fratricide, paranoïaque entre frères. Nous pouvons remarquer qu'il y a une tension entre deux perceptions de la violence : celle qui est juste et celle qu'ils ne comprennent pas, qui les a brisés, basculés dans la folie ou l'exil. L'auteur essaye de se projeter dans les trois

projections : la mort, l'exil, ou la folie, conséquences de toute guerre, et de montrer comment tout cela a énormément blessé la société algérienne

II.2.1.1. Le colonel Zoubir Sellami

Zoubir Sellami est le personnage que le romancier a choisi pour représenter ceux qui se sont donnés pour tâche de lutter contre le terrorisme, c'est également le symbole d'une terreur profondément ressentie par le lecteur du roman ou par certains personnages à cause d'une répression d'une violence inouïe, exercée notamment par le déjà nommé Zoubir Sellami. Après l'assassinat produit par Amine et Sid ALI, le colonel Z.Sellami s'emploie alors à en effacer toute trace pour ne pas éveiller les soupçons d'Aybak, son inquiétant et ambitieux adjoint. Puis, il contraint les deux jeunes gens à s'exiler : Sid ALI en France et son fils au sein de l'académie militaire de Cherchell. Et c'est ainsi que le romancier s'engage de montrer comment la violence et la haine se transmettent des générations des pères aux générations des fils traçant une continuité entre 1962 et 1994. Ainsi dans les dernières pages du livre Sid Ali s'interroge : « *Que leur ont légué leurs pères ? Des coupeurs de tête et un pays décapité. Qu'avaient-ils fait de leurs années de gloire, les pères, qu'ils chantaient à leurs enfants matin et soir, leurs années 1960 et 1970 ? Les années de Veau d'Or optimiste ? Rien ! Ils avaient profité de l'Etat-papa. Ils avaient tout donné à la patrie contre les Français, aussi se sentaient-ils le droit de jouir sans limites des fruits gratuits de l'indépendance, sans pudeur, sans penser à demain, sans penser à eux, leurs enfants, qui grandiraient dans le sein de l'apocalypse* »(P.33)

La mort du père, ou du « Dieu le père » Zoubir Sellami en 2004, agit comme un événement déclencheur. Elle est une libération pour Amin. La mort réveille toutes les blessures du passé qui n'avaient jamais été cicatrisées et Amin peut enfin sortir de l'emprise de son père, faire son deuil et réparer le passé. « *Il avait fallu qu'il meure, qu'il se taise à jamais son père. Il avait fallu que ce ciel hargneux disparaisse au-dessus de lui, il avait fallu que son silence colérique cesse à jamais pour qu'Amine se mette à chercher dans cet espace interdit, cette chambre fermée à clé avec la complicité de Hassniya, la mère aimante mais complice. Il avait fallu qu'il crève, le général Zoubir Sellami, pour qu'Amin retrouve son sang, son corps, son cadavre, sa mort, sa dernière excuse auprès de ceux qui sont partis exilés, morts ou ensevelis sous les déclins de la mémoire* » (P.34)

II.2.1.2 Amin

Amine est l'un des personnages principaux du roman dont la mort du père Zoubir Sellami en 2004 agit comme une libération pour lui. Amin vit avec un passé refoulé et un présent difficile à vivre. Il sombre dans la dépression et se retrouve interné dans un hôpital psychiatrique, sujet à de violentes crises et en proie à la dépression. L'année 1994 surgit, son engagement militaire qui était pour lui une manière de se cacher, de fuir la vie civile. Ses années au lycée Abbane Ramdane, son adolescence, sa bien-aimée Kahina, Mehdi, Salim, son quartier d'El Harrach, le groupe clandestin de lutte antiterroriste qu'il a formé avec ses amis, Sidali, son père le colonel Zoubir Sellami, les tout puissants Structure et Sanctuaire, le terrifiant Aybak...et enfin, le secret qui l'empêche de vivre, et qui l'a obligé à rejoindre l'académie militaire, contraint son ami Sidali à l'exil et exposé la famille de ce dernier à l'humiliation.

Amine est une représentation symbolique de toute une génération écrasée par celle des pères, libérateurs du pays ! Une génération coincée entre la violence de la guerre d'indépendance vécue par procuration, et la violence d'une guerre sale qui refuse de donner son nom et qui a transformé de jeunes adolescents en assassins condamnés par la suite à la folie, ou à l'exil. « *On sait que nos ennemis, ce ne sont pas seulement les barbus. L'Etat aussi nous a mis dans cette merde. Si on tue un barbu, on devra ensuite, pour être cohérents avec nous-mêmes et surtout pour justifier l'assassinat, tuer un gars de la houkouma* »(P. 293)

II.2.1.3. Sidali

A l'image de Amin, Sidali un jeune adolescent lycéen qui s'engage depuis son jeune âge dans la lutte antiterroriste à côté de son ami Amin. Après l'assassinat de Mehdi, Sidali se trouve à l'autre côté de la méditerranée, exilé à Marseille pour fuir les reitres de la police algéroise, brisé par ses souvenirs de cauchemar, par sa jeunesse martyrisée. Déserté par les sentiments, oublié par l'amour, « *Incapable d'aimer. Parce qu'on ne peut aimer que si on a un peu d'amour en soi. Lui n'en avait pas. Pas une oncre d'amour. Juste une écrasante fatalité qui imprégnait son quotidien marseillais imbibé de nostalgie du pays et des siens* » (P. 66)

Adolescence volée, violée, confisquée, Sidali quitte le monde de l'innocence trop vite, rattrapé très tôt par la violence, par le côté sombre de l'âme humaine, par un secret qui finit par l'aliéner, le détruire, et le condamner à l'exil pendant des années. Dix ans plus tard,

en 2004, après la mort du général Sellami, une possible libération pour lui également. Sidali va tenter le retour au pays pour essayer de sortir son ami Amine reclus dans un asile pour malades mentaux, matraqué de médicaments psychotropes qui l'abrutissent. Il retourne sur les lieux où tout a commencé. Il revient sur ses pas, sur les ruines de ce passé, et se recueille au cimetière d'El Alia. Un parcours qui fait penser à Menach, un des personnages de « *La colline oubliée* » de M. Mammeri, héros d'une autre époque, d'une autre guerre ! Alors, les souvenirs affluent dans le petit jardin où les amis avaient naguère l'habitude de se réunir pour rire, chanter, s'aimer. Les images perdues du passé assaillent Sidali, dont une, obsédante : Le souvenir de la jolie Kahina qui remontait le petit chemin, main dans la main avec son amoureux Amine.

Condamné continuellement à la mort, un mort-vivant. Il vit sans mourir et meurt sans vivre chaque jour un peu plus. Sidali dit toute cette génération victime des accidents de l'Histoire et qui a eu un processus de vie complètement tourmenté après les années 1990. On n'en sort pas indemne ! C'est toute une représentation d'une génération coincée entre la mémoire de la guerre de libération et l'horreur des années 1990.

II.2.2. *L'effacement*

De 1994 à *L'effacement*, un récit rigoureux, presque clinique, entre confession délirante sur la perte d'identité et critique d'une élite sociale au lien générationnel pervers, qui se lit comme un roman sur l'effondrement psychique d'un homme quadragénaire hanté par le fantôme de son père décédé depuis des années.

II.2.2.1. Le personnage principal anonyme

A 44ans, le narrateur personnage principal est un homme falot et indécis. Il habite chez sa mère, dans la villa que son père a construite. Il a gravi tranquillement les échelons de la Société Nationale des Pétroles et Gaz Algériens où il est entré sur coup de téléphone de son père. Il fréquente sans conviction Djaouida, la fille d'un compagnon d'armes de son père. Tout dans le récit renvoie à l'opposition radicale entre le père et le fils. Le premier brillant, jouisseur, sociale, séducteur. Le second totalement effacé, contemplatif, ne retrouvant, aussi loin qu'il remonte dans ses souvenirs, qu'une image de lui-même en train de regarder les autres, les conquêtes de son père, de son frère Faycel. Et de se conformer à l'image qu'on se fait généralement des fils des anciens combattants de l'ALN.

Dans cette vie dénuée de sens, un événement agit sournoisement va impacter son équilibre mental : la mort, un an auparavant, de son père le « Commandant Hacène », personnalité politique de haut rang durant la guerre de libération et après l'indépendance. Le vide qui suit la mort du père a des conséquences psychiques profondes sur le personnage « *L'évocation du décès de mon père a fait monter en moi une irrépressible mélancolie, et le silence du Docteur B, n'a fait que l'amplifier. Le rayon de soleil qui filtrait des persiennes avait lui aussi disparu et toute la pièce baignait dans une lumière lugubre. Je prenais peu à peu conscience de ce sentiment de manque, de cette amputation. Était-ce mon père qui me manquait, ou simplement son envahissante présence au quotidien ? Au fond, je le connaissais peu, car je ne partageais jamais rien avec lui, ni conversations, ni activités. Pourtant, pendant toutes ces années, j'étais plein de lui. Mon père vivait intensément et bruyamment autour de moi, si bien qu'il était constamment avec moi, voir en moi* »(P.99)

Après la disparition de son père, le personnage est hanté par une faille profonde. Il a du mal à ressentir ses émotions, il ne se pose aucune question sur lui-même, n'exprime rien et ne prend aucune initiative. Il a renoncé à la vie avant même d'avoir commencé à vivre à cause d'une figure tutélaire et imposante qu'il a aimée et admirée, mais à cause également d'un manque d'initiatives, de perspectives, et peut-être même du courage « *Je respectais scrupuleusement mes horaires de travail, et m'acquittais de mes tâches sans prendre la moindre initiative et sans revendiquer quoi que ce soit* »(P. 19). « *Avec un talent certain pour passer inaperçu et une absence totale d'ambition, j'étais l'employé sans histoires* » (P. 20)

II.2.2.2. Le docteur B

Le romancier introduit, dès les premières pages du roman, le personnage du docteur B, un psychiatre et psychanalyste que le narrateur consultera pour en apprendre d'avantage sur ses effacements « *Quelques jours après, j'ai consulté le Docteur B, un psychiatre que Hamid, mon collègue, obséquieux et collant, m'a recommandé* »(P.13).

Ce choix de dérouler le récit à partir des questions du thérapeute permet à l'auteur de brosser un portrait psychologique du personnage à travers l'évocation de ses souvenirs, son attitude, ses réactions face aux événements, mais aussi ses relations familiales et professionnelles. Ses séances chez le psy qui enclenchent la machine des souvenirs, réveillent les blessures et révèlent les « failles », les douleurs, les égarements qui hantent le

personnage anonyme. Au fur et à mesure des séances de thérapie et de l'aggravation des symptômes, Nous découvrons un quadragénaire effacé, rongé par le sentiment de mélancolie et de dépression, sans amis, sans esprit d'initiative, un homme vidé par l'absence du père « *J'étais discret, et je n'aimais pas me mettre en avant. A l'école, je n'avais pas d'amis, je préférais la solitude. Lorsque les enfants de mon âge se trouvaient à la maison, je jouais avec eux par obligation, n'éprouvant aucun plaisir à les côtoyer, ...J'étais un élève moyen, sans histoires* » (P. 49)

Le narrateur, de nature discret, se dévoilera alors au cours des séances de psychothérapie, livrant des souvenirs de son enfance privilégiée entant que fils d'un ancien Moudjahid, exposant le portrait d'un père , flamboyant et autoritaire, dressant celui d'une mère enfermée dans le mutisme, et l'affaiblissement de son corps et de son esprit après son veuvage. « *De plus, j'étais préoccupé par l'état de ma mère, je savais qu'elle aurait beaucoup de difficultés à vivre sans mon père. La mort venait de lui ôter le seul but de son existence : être au service exclusif de son époux* » (P.98). Evoquant les déboires de son frère Faycel, décrit comme radicalement différent de lui. Un adulte raté qui imitait son glorieux géniteur, réduisant le narrateur, durant leurs jeux de scène de guerre, au rôle de soldat traqué. On est particulièrement saisi par le discours monotone et teinté d'ennui du narrateur, témoignant du mal-être de sa génération, pétrie comme lui, d'anecdotes de guerre. Une génération qui radote sur la situation inquiétante du pays qui n'offre pas d'autres choix que celui d'accepter d'y vivre au risque de s'effacer, ou de s'exiler au risque de ressasser le passé. Le renversement progressif du caractère du personnage atteint son apogée dans la 02^{ème} partie du roman intitulé « *Oran* », une sorte de parenthèses sensuelle et désinhibée après une fugue que l'écrivain décrit en balançant entre réalisme, clichés, et ironie, nous offrant ainsi de belles pages sur l'univers de la nuit. Oran donne une âme au narrateur pour qu'enfin son âme trouve la paix, et que le silence survient après avoir été privé de parole. « *Je ne ressentais aucune fatigue, ne pensais à rien, j'étais juste cet être mouvant, tellement vivant, avec la sensation aigue de mon sang pulsant dans les veines, qui bat aux tempes, comme un roulement de tambour* »(P.143)

Un changement de ton, correspondant à l'apparition d'un délire paranoïaque chez le narrateur, prépare la 03^{ème} partie intitulée « *Absences* » ou la perte d'identité puis progressivement de la mémoire se matérialise d'une manière inattendue. . Le personnage se retrouve avec des effacements récurrents qui le confrontent à des absences mémoriels violents. « *Il s'est lancé dans de longues explications....qui revenaient à dire que mes*

absences n'étaient que la suite logique de mes effacements...Selon lui, ma thérapie devait impérativement se poursuivre pour identifier les situations de stress qui me poussaient à refouler certains événements de ma mémoire »(P. 193). En perdant ses propres souvenirs, il ne lui reste que les souvenirs transmis par son père. Ses longues réflexions existentielles le renvoient à son passé ou le fantôme de son père continue de le poursuivre dans un hôpital psychiatrique l'obligeant à se poser une multitude de questions dont les réponses lui échappent comme son reflet au miroir.

II.3.Le cadre spatio-temporel des récits

Si les deux auteurs ont manifesté une grande maîtrise de la construction de leurs personnages, qu'ils soient principaux ou secondaires, ils ont accordé également une attention particulière à la notion de l'espace car celui-ci, réel ou fictionnel, se construit minutieusement pour être au service de la représentation de l'intrigue et crée une atmosphère particulière « *Le romancier est en effet attentif aux rapports qui existent entre les personnages qu'il crée et l'univers romanesque qui les entoure. Pour mieux nous « faire voir », il plante le décor à l'intérieur duquel ils se meuvent »*¹

Sans être soumis à une constante progression chronologique, entre passé et présent, les deux textes nous ont transportés d'un point à un autre, d'un temps à un autre. Dans *L'effacement*, le narrateur fait remonter le fil du temps vers l'ère des pères libérateurs du pays à travers les questions posées par le docteur B, pour comprendre le mal qui écrase le présent de la génération des fils. Dans *1994*, les événements se sont déroulés autour de trois dates clés renvoyant respectivement à la guerre de libération, à la décennie noire, vers l'ère de la génération postindépendance. Entre passé et présent, cette discontinuité du temps de la narration a caractérisé certains romans contemporains. Vladimir Siline, dans une étude du dialogisme dans le roman algérien de langue française note que : « *Le récit y nettement divisé en deux : en récit du présent et en récit du passé. Les deux sont fragmentés et agencés progressivement, un fragment du présent, un autre du passé et ainsi de suite »*²

Dans *L'effacement*, Samir Toumi ouvre la première partie de son roman intitulé « *Alger* », sur le premier effacement du personnage qui s'est produit le jour de ses 44 ans

¹Jean-Pierre Goldenstein, *Pour lire le roman*, Paris-Gembloux, éditions J.Ducrot, 1985, p.88

²Vladimir Siline : le dialogisme dans le roman algérien de langue française. Thèse de Doctorat Nouveau Régime sous la direction du Professeur Charles BONN, université Paris 13, 1999, p.193.

« *Mon premier effacement s'est produit le jour de mes quarante-quatre ans. Ce matin-là, je m'étais réveillé plutôt que d'habitude, bien avant que ne sonne le réveil. C'était une journée d'automne, pluvieuse, au ciel blafard. Je me suis extrait du lit, la tête lourde et l'esprit encore confus pour me trainer vers la salle de bain.* » (P.11)

Le personnage du roman devient invisible à lui-même mais son reflet réapparaît ! L'inquiétude de voir son image disparaître de nouveau l'amène à consulter un psychiatre, le docteur B qui lui diagnostique un trouble rare « *Le syndrome de l'effacement* ». C'est dans le cabinet du docteur B et à travers ses questions au personnage que nous pouvons remarquer ce retour vers le passé du personnage. Ce choix de dérouler le récit à partir des questions du thérapeute permet au romancier de brosser le portrait psychologique de son personnage qui quitte Alger pour rejoindre Oran. Une sorte de parenthèse sensuelle où les événements se sont déroulés dans sa chambre d'hôtel, au cabaret, chez Houaria où le personnage découvre le plaisir de la chair, oubliant son reflet disparu devant le miroir.

Au final, ni l'univers de la nuit dans lequel le personnage a plongé, ni les doux sentiments qui l'ont envahi dans cette ville ouverte ne viennent combler ce vide creux où s'étiolé son existence, le conduisant peu à peu vers les affres de la folie à l'hôpital psychiatrique de Drid Hocine où il finira ses tristes jours « *C'est Faycel qui a pris la décision de m'hospitaliser. Selon lui, je suis devenu violent et totalement incontrôlable* » (P. 202)

Le roman de Adlène Meddi dont le titre est présenté sous forme d'une date, nous renvoie vers une année significative dans l'Histoire d'un pays déjà traumatisé par les conflits armés, une guerre qui n'a jamais voulu dire son nom. 1994 est le portrait saisissant de l'Algérie des terribles années 90, de ses horreurs, de ses lâchetés et des dégâts irréparables causés aux cœurs et aux esprits de ceux qui les l'ont vécu profondément dans leur chair.

Construit autour de trois dates clés 2004, 1962, et 1994, le récit transporte le lecteur dans un dédale de mémoires où le présent et le passé se mélangent constamment. Des temporalités différentes mais toujours des plaies béantes, et l'impossible oubli. Le roman s'ouvre sur 2004, dans un cimetière, sous une lumière tranchante rappelant des interrogatoires de sinistre mémoire mais annonçant aussi symboliquement une lucidité sans faille. L'auteur alterne entre 2004 et 1994 en s'appuyant sur la période charnière de 1962, s'enracinant ainsi dans la violence de cette guerre coloniale dans laquelle la génération précédente a arraché son indépendance. Et si la plupart des ingrédients d'un roman noir sont

là (enquête, espionnage, crime,...), deux romans différents (2004 et 1994 eux-mêmes scindés en deux) semblent en fait s'y côtoyer.

Dans son roman, Adlène Meddi revient sur El Harrach, son quartier natal de la banlieue algéroise dans une sorte de réappropriation de cet endroit fermé pour lui rendre justice. « *Ici la vie. Ici, la mort. Ici, Sidali crevait comme il vivait. Ici, El Harrach, tout en bas de Lavigerie ou Sid ALI voulait revenir* » (P. 87). L'auteur pense que « *Dans la littérature algérienne, on est passé trop vite de la littérature qui se passe dans les villages comme les classiques des années 1950, on est passé très vite au centre-ville et on a oublié la banlieue entre temps alors qu'il y a beaucoup de choses qui passent dans cette périphérie urbaine des grandes villes algériennes et surtout où la guerre s'est déroulée. Le véritable champ de bataille, c'étaient les banlieues. C'était là où la guerre entre les islamistes, la population et la force de l'ordre avait le plus importance* »¹

Dans 1994, l'auteur décide de sortir du centre-ville d'Alger et montrer qu'il n'y a pas un Alger, mais des « Algiers ». Selon l'auteur « *Le polar c'est aussi ça : parler de la marge. Parler de tout ce qui parait lointain et sale. L'univers de la banlieue. Sortir le texte du centre et l'emmener dans un décor moins attendu. C'est aussi une vengeance par la littérature* »²

El Harrach c'est son quartier natal, sa région où ses grands-parents sont nés. El Harrach, selon Adlène Meddi, c'est le refuge de ceux qu'on a exproprié de leurs terres sur les hauteurs de Benchicao, qui ont côtoyé la violence et l'horreur au quotidien, toutes ces tribus qui ont vécu la pauvreté et les famines, ont rejoint la région entourant le centre où un climat d'insécurité règne, là où il y a toujours des guerres de classes et des conflits sociaux. Dans 1994, c'est surtout la volonté de raconter cette saga familiale et de donner une alternative au récit dominant qui affirme que l'Algérien était soit en ville, soit dans la montagne. La réalité est toute autre, la majorité était entre les deux : en banlieues. Et la guerre également se passait là-bas dans les années 1990, confirme le romancier.

¹Entretien réalisé avec Adlène Meddi, 1994, des mots pour les années de folie et de terreur, le 05/11/2017 14h:03, publié sur le site https://www.huffpostmaghreb.com/2017/11/05/entretien-avec-adlene-meddi-1994-une-catharsis-des-annees-de-folies_n_18471540.html

²Entretien réalisé avec Adlène Meddi par Salah Badis, publié dans *Fassel*, revue de critique littéraire, N° 0, Automne 2018, éditions motifs.

II.4. Vers une réhabilitation du rôle des psychologues

Ce qui est aspect notable dans les deux romans qui constituent notre corpus est l'introduction du rôle des psychologues, Houda dans *1994* et le docteur B, dans *L'effacement*. Une posture littéraire déjà inaugurée dans la littérature algérienne d'expression française, en l'occurrence chez Rachid Boudjedra dans son roman *La répudiation*

Dans *L'effacement*, l'écrivain introduit, dès les premières pages du roman, le personnage du docteur B, un psychiatre et psychanalyste que le narrateur consultera pour en apprendre d'avantage sur ses effacements. Le docteur B, s'est attardé sur les origines et les effets mal connus de la maladie avant de conclure que le seul remède était de suivre une psychothérapie, ce qui permettrait d'identifier les causes réelles de cet effacement. Ce choix de faire avancer l'intrigue du roman à partir des questions du thérapeute permet à l'auteur de donner à voir l'image de toute une génération traumatisée par les accidents de l'Histoire, au point de s'effacer, saisi par un discours monotone et teinté d'ennui, témoignant du mal-être d'une génération muette, sacrifiée, pétrie comme son personnage.

Dans *1994*, la psychologue Houda est l'un des personnages du roman qui émerge comme étant un sanctuaire pour tout le monde. Le personnage est ancré dans la réalité de la guerre civile. Elle est au plus profond du traumatisme parce qu'elle était déjà dans les cellules des massacres de Bentalha. « *L'état d'Amin lui fait penser à la période où elle soignait des rescapés des massacres (Bentalha, Rais, Relizane)* » (P. 81). Un personnage valeureux qui fait un travail exceptionnel et extraordinaire mais dont on ne rend pas assez hommage ou ajusté à sa vraie valeur. La psychologue Houda accueille cette mémoire cumulée, mise de côté, ensevelie, celle de la décennie noire. « *« Secret », se répéta Houda intérieurement, dans cette salle aux murs blancs qui lui servait du bureau, son diplôme grossièrement encadré faisant face aux visiteurs....et lui aurait donné un air peu commode dont elle aurait besoin pour se donner une contenance face au rocher de silence qui se tenait en face d'elle, ce jeune homme déchiré de l'intérieur, dévasté par un cataclysme* » (P. 72). Elle écoute cette Mémoire, l'enregistre pour la sauvegarder. Une trajectoire que Adlène Meddi suggère est celle de la catharsis en évacuant un terrible traumatisme devant un personnage psychologue. Par la suite, la Mémoire traumatique sera substituée car Amine a été déjà injecté par une piqure amnésiante et les cassettes d'enregistrement étaient volées ! « *Dites à votre cher père de renforcer les verrous de la porte du garage,Je veux dire la 2^{ème} fenêtre*

de la façade qui donne sur la cour »(P.117). Et c'est le fil de cette Mémoire confisquée que Adlène Meddi va remonter tout au long de son roman, promenant le lecteur entre trois temporalités, celle des années 1962, de 1994, et de 2004

II.5. De 1994 à *L'effacement* : De la fiction pour réécrire l'Histoire

Il est indéniable que la littérature et la fiction se définissent dans une sorte de complémentarité. L'Histoire se sert des procédés narratifs et stylistiques de la fiction, tandis que la littérature emprunte le matériau à l'Histoire.

Le croisement de la fiction et de l'Histoire engendre des enjeux esthétiques qui engagent l'écrivain dans des voies d'une écriture qui le distingue, comme c'est le cas de Rachid Boudjedra dans *La Répudiation*. « *Dans la Répudiation, je voulais non pas témoigner mais représenter une certaine réalité profonde intérieure, poétique de l'Algérie d'avant et d'après l'indépendance ...Un texte sur l'Algérie est un prétexte à écrire, à poétiser, finalement, à désamorcer le réel* »¹. A l'instar de Boudjedra, les deux romanciers Samir Toumi qui, en se servant des références historiques, manifestent cette volonté d'écrire le pays, son Histoire, ses traumatismes, en faisant parler ses silences, ses falsifications, et ses zones sombres

Dans les deux romans, objet de notre étude, les deux romanciers reviennent sur le passé traumatique de la génération postindépendance afin de surmonter les traumatismes qui lui sont associés, mais également dans une volonté d'exercer un devoir de mémoire. Les deux récits s'articulent autour d'un passé tragique dont les effets postérieurs ont conduit toute une génération vers son effacement, puis sa folie. Un véritable examen des affres du système colonial, du poids écrasant de la génération des pères, puis l'atrocité de la décennie noire.

Dans son nouveau roman, Samir Toumi plonge sa réflexion sur ce thème et le reformule par le « Je » d'une génération muette, victimes d'accidents de l'Histoire qui s'est laissée envahir par celle qui ont fait la guerre, « Bâtisseurs » d'un pays neuf au point de s'effacer.

Ce récit, raconté à la 01^{ère} personne, dresse le portrait de cette génération d'Algériens, celle d'après, des héritiers d'une jeune Algérie, libre et indépendante dont ils peinent à

¹Rachid Boudjedra, « De l'Histoire et de la fiction dans l'œuvre de Rachid Boudjedra », in EXPRESSIONS, n°1, Juin 2015-pp 76-83.

supporter le poids. Samir Toumi parle de ces quadragénaires qui n'ont pas connu ni l'héroïsme de la guerre, ni les joies de l'indépendance. De ces éternels enfants qui tentent de trouver un sens à leur vie en s'accrochant aux ombres du passé et dont le quotidien se résume à se remémorer les grandes dates d'une Histoire qui n'ont jamais connue, et autour de laquelle ils tentent de trouver un sens à leur existence. Les effacements du narrateur ne sont que le reflet de ces jeunes Algériens qui peinent à tracer leur existence sur la buée d'un miroir qui les renvoie constamment en arrière, vers ce passé traumatique lointain, au lieu de refléter leur présent et les aider à se projeter dans l'avenir. Avec simplicité et élégance, Samir Toumi interroge l'Histoire dont les plaintes et les cris persistent et continuent de résonner dans la tête de ces millions de jeunes Algériens, nés entre deux rives, celle du néant et de l'indifférence

« D'un diner à l'autre, les sujets de conversations revenaient. On échangeait d'abord des Nouvelles à propos des connaissances communes, pour la plupart établies à l'étranger, puis on évoquait, en soupirant, la situation désastreuse du pays, devenu méconnaissable, livré aux mains de tous ces prédateurs qui ne pensaient qu'à se remplir les poches. Pauvre Algérie, pauvre peuple, répétaient-ils en chœur, secouant tristement la tête »

De son côté Adlène Meddi tente de restituer une époque, celle de la douloureuse période des années 1990. Un roman noir construit autour de deux dates clés (1994 et 2004), et qui plonge dans la violence des années noires, et se réapproprie une mémoire en nommant les choses pour donner un sens à une profonde douleur, à une terrible cruauté, à une jeunesse volée, confisquée. Non pour changer le passé ou le justifier mais pour avoir un avenir et surtout un présent.

Dans *1994*, Adlène Meddi prend le recul nécessaire pour dire l'Histoire avec des histoires puissantes, émouvantes. Toutes ces vies volées, violées d'Amin et de Sidali, disent l'Algérie des années 1990 avec une encre rouge. Une décennie atteinte d'une paranoïa aigue.

Dans son texte, Adlène Meddi secoue la guerre pour tenter de comprendre ses secrets. Dès les premières pages, il y a un dialogue introductif : « **A qui je parle ?** », « **A la guerre.** » Le roman semble interpeler directement la guerre. L'auteur voulait la tutoyer et la sortir de son silence pour comprendre que faisait-elle dans les quartiers d'Alger ? Qui l'a invité à ce banquet de sang et de chairs humaines. Adlène Meddi s'efforce de comprendre le déferlement de haine et d'intolérance qui a emporté tout un pays. Il met le doigt sur la défaillance de l'Histoire confisquée, piégée des années 1990 qui sont victimes d'une prise d'otage de la part des groupes mémoriels. Selon lui, Les victimes ont un discours, les

militaires ont un discours, les islamistes ont un discours, mais les gens qui ont vécu d'une manière individuelle cette guerre, qu'est-ce qu'ils en disent ? Donc ce roman est une façon de se réapproprier cette Histoire et de dire clairement la réalité de la guerre civile et ce que ces gens ont vécu réellement.

Et comme le souligne Jean Bessière, la réappropriation de l'Histoire est l'un des enjeux fondamentaux des littératures émergentes dans la mesure où : « *Les jeux sur l'Histoire, les faits, les personnages de l'Histoire, sur la symbolique conventionnelle qui leur est attachée. La réinvention de l'Histoire, ne valent pas essentiellement comme des allégories....mais comme des fictions de réappropriation de l'Histoire, qui se savent fiction et qui ont pour fonction d'ouvrir la symbolique de l'Histoire et, de donner cette ouverture comme la propriété possible de tous les agents d'une culture* »¹.

¹Jean Bessière, *Penser les littératures émergentes : émergence et intuition symbolique*, Paris, Edition Presse, 2004, p.56- 57

**CHAPITRE III : ASPECTS SCRIPTURAIRES
DU TRAUMATISME.**

De la colonisation française à la décennie noire, ce pan de l'Histoire de notre pays a laissé des séquelles et un traumatisme psychique sévère sur les différentes générations : égarement, instabilité, perte des repères, vide identitaire, et effacement de la personnalité. Dans cette optique, le romancier et le poète Espagnol Manuel Vasquez Montalban, en parlant de l'Espagne de l'après-guerre civile, disait qu'il y avait trois choix : la mort, l'exil, ou la folie.¹Nous évoquons également dans ce contexte, le concept de « **Syndrome de stress-posttraumatique** », un terme qui a subi plusieurs changements terminologiques au cours du XXème siècle, entre autre la névrose traumatique, le choc de l'obus ou le syndrome du survivant, avant d'être finalement forgé en 1980 par l'Association Psychiatrique Américaine. Ce terme a été adopté pour décrire un trouble mental dont une personne peut être atteinte suite à un grand nombre d'occurrences violentes. Le facteur commun dans tous les cas de stress post-traumatique est le stress profondément enraciné chez une victime de la violence extrême. Le psychisme humain réagit à cette violence en stockant ces expériences à un niveau très profond de la psyché. Une personne atteinte d'un stress aussi profond peut avoir des expériences comprenant des souvenirs douloureux fréquents, des « flash-back » du traumatisme initial, ou encore se sentir à l'écart ou isolés des autres, avec une possibilité de suicide, de colère, une tendance à la violence ou la folie.

Ainsi, nous nous demandons comment surmonter le traumatisme ? Comment peut-on vivre après l'effondrement de la psyché et un traumatisme social absolu ? Pour répondre à ces interrogations, le psychiatre Français Boris Cyrulnik déclare que « *Tout traumatisme est supportable dans la mesure où le sujet peut l'élaborer dans un récit* »². Une citation qui confirme l'idée que l'homme possède le pouvoir de guérir lui-même ses traumatismes grâce notamment à l'art ou à l'écriture. De son côté, la psychanalyse affirme que le fait de verbaliser ou de symboliser le traumatisme aide finalement à le surmonter, et si un drame n'a pas été organisé à un niveau linguistique, cela pourrait condamner le sujet subissant la violence à un éternel traumatisme. D'où provient l'importance de la symbolisation du traumatisme, que ce soit par le biais de paroles effectivement prononcées ou de l'écriture.

C'est donc dans cette volonté identique d'exercer un effet de catharsis que les deux romanciers Adlène Meddi et Samir Toumi s'inscrivent en faisant recours à l'imaginaire

¹Devenir un homme à l'époque du terrorisme urbain. Entretien réalisé avec Adlène Meddi, publié le 12/ 07/ 2017 sur le site <https://www.youtube.com/watch?v=naiGECF3r4s>

²Cyrulnik Boris, L'espoir après le traumatisme : Le principe de résilience, publié sur le site <https://www.weelearn.com/p/pause-bient-etre/l-espoir-apres-le-traumatisme-le-principe-de-resilience.html>, consulté le 10.05.2019 à 16 h30

romanesque pour pouvoir dépasser la complexité de l'Histoire et ses traumatismes et accéder à un passé dans l'état conscient d'une personne pour pouvoir l'intégrer comme partie intégrante de son identité. Dans ce contexte le journaliste algérien H'mida Ayachi déclare « *Pour moi, l'accumulation de la production artistique permettra de capitaliser la violence. Elle nous permettra aussi de ne pas être complexés par notre Histoire* »¹.

Il faut rappeler que les deux romanciers font partie d'une génération qui est coincée entre deux temporalités : celle de la guerre d'indépendance vécue par procuration, et celle de la décennie noire. Dans les deux romans, objet de notre étude, les deux romanciers ont essayé de se projeter dans trois trajectoires : la mort, l'exil, et la folie pour montrer comment la violence a énormément blessé la société algérienne.

La thématique du traumatisme est clairement présente dans le roman de Adlène Meddi qui touche profondément par sa portée tragique universelle car, au-delà de la décennie noire algérienne, c'est bien la guerre et ses racines historiques immémoriales que l'auteur dénonce avec pessimisme, toutes ces guerres qui, depuis la nuit des temps, brisent les hommes et volent leur jeunesse. Dans cet univers tragique et violent dressé par Adlène Meddi, des âmes en peine, en perdition, cherchent un sens à ce qu'elles ont vécu, n'acceptent pas de tirer un trait sur un passé qui fait toujours mal.

Ce roman, d'une écriture noire, dit la nécessaire urgence de nommer les gens (mots, fantômes, disparus, bien vivants mais condamnés à mourir continuellement), et de donner un nom à une « guerre », celle de la décennie « rouge ». A travers une poignée de personnages tout à fait symboliques, l'auteur nous décrit le traumatisme d'une génération brisée, sur l'autel d'une guerre qui n'a jamais voulu mettre les mots sur les indicibles maux qu'elle a causés. Comment en effet peut-on construire sa vie lorsque la mort nous encercle ? Comment envisager l'avenir dans l'insouciance de la jeunesse quand on grandit en subissant maintes horreurs, cerné par la violence. Dix ans après (en 2004), on revient pour voir ce que la guerre a fait des deux jeunes adolescents, de leur jeunesse, de leurs amours, et de leurs aspirations. Qu'est-ce que la guerre a détruit en eux ? Qu'est-ce qu'ils ont préservé en souvenir de ce qui s'était passé ? Dix ans après, peuvent-ils réellement se reconstruire et être de vrais hommes qui peuvent se projeter dans la vie, dans l'avenir ?

¹Entretien réalisé par Sara Kharfi avec H'mida Ayachi, publié en 2016 dans le quotidien reporters, repris dans *Fassel*, revue de critique littéraire n° 0, automne 2018, édition motifs.

A travers son texte, , Adlène Meddi tente d'apporter un éclairage à toutes ces questions trop longtemps restées sans réponses , pour évacuer ce traumatisme dont on ne veut pas parler et qui reste pourtant présent dans tous les esprits , pour libérer les fantômes du passé et éviter qu'ils hantent encore cette génération déjà torturée.

De son côté, Samir Toumi essaye de mettre le doigt sur le traumatisme vécu par toute une génération condamnée à l'effacement et progressivement à la folie. *L'effacement* est le prétexte à une immersion intimiste dans Alger de la grande famille révolutionnaire, Alger des dignitaires de la légitimité historique où l'on découvre avec notre personnage effacé qu'ils sont tous accablés tout comme le commun des Algériens. Dans une écriture dépouillée et sèche, Samir Toumi incarne le traumatisme de la génération postindépendance. Il brosse le portrait d'un anti-héros écrasé par l'ombre de son père et souffrant du « Syndrome de l'effacement » « *Ce mal très peu connu, touchant, semblait-il, essentiellement des sujets algériens de sexe masculin, nés après l'indépendance. Le plus souvent, les personnes atteintes de cette pathologie ne présentaient les premiers symptômes qu'autour de la quarantaine.* » (P. 16)

Perdre son reflet, voilà le mal qui affecte la génération « postindépendance », reléguée hors du champ politique et absente de l'imaginaire national.

Dans cette troisième partie, nous nous étalerons d'avantage sur les différentes manifestations du traumatisme dans les deux romans en l'occurrence l'écrasement identitaire, l'effacement mémoriel, vers la folie comme aboutissement du traumatisme.

III.1.L'Ecrasement identitaire

De *1994* à *L'effacement*, c'est le conflit de deux générations qui est mis sous lumières. Les pères sûres d'eux-mêmes et bâtisseurs d'un pays neuf, les fils blessés comme condamnés à la folie ou à l'exil. A travers le choix des personnages principaux, l'un fils du général Zoubir Sellami, l'autre d'un grand Moudjahid, très connu, les deux romanciers dressent le portrait psychologique d'une génération coincée entre deux temporalités et font découvrir le mode de vie de toute une génération qui a du mal à exister et à émerger face à la génération précédente qui a libéré le pays et a été glorifiée.

III.1.1. Superposer deux générations.

Dans son roman, Samir Toumi repousse les limites du passé dans cette chasse au père. On est particulièrement saisi par le discours teinté d'ennui, de haine, de vengeance, et

de dépression « *Depuis mon entrée en fonction, il y a 15 ans, mes activités avaient peu évolué, ce qui ne me dérangeait nullement. Comme je détestais les changements, ce poste routinier me convenait parfaitement...Les concepts de réussite et de succès m'étaient totalement étrangers, et mon entrée à la SONAGPA fut évidemment mon choix* » (P. 19) témoignant du mal-être de toute une génération, pétrie comme eux, d'anecdotes de guerre et nostalgiques du « *temps ou l'Algérie était encore un pays normal* » (P.33). Une génération qui radote sur la situation inquiétante du pays, dirigé par des corrompus. Les questions posées par le docteur B font remonter le fil de souvenirs de la guerre de libération nationale menée par la génération des pères. Une superposition de deux générations, celle des glorieux aînés qui ont libéré l'Algérie qui écrase le présent de la génération des fils réduite au silence et à l'effacement.

Dans *1994*, Adlène Meddi superpose les situations vécues par la génération des fils en 1994, et celle des pères en 1962. Les mêmes déchirements, les pauvres justifications à la terreur et aux meurtres. Le même constat sans appel : les libérateurs d'hier deviennent les bourreaux de demain. La lutte pour l'indépendance débouche sur une guerre sans visage que la génération des fils a vécu profondément dans sa chair la condamnant ainsi à l'exil ou à la folie « *Amin ne reviendrait pas, souriant, après avoir accompagné Kahina. Amin crevait en silence dans sa camisole, brisé par les médicaments, orphelin d'un père qui lui avait fait la guerre, fils d'une mère détruite à jamais. Voilà le présent qui se tenait à ses pieds.* » (P.94)

1994 de Adlène Meddi, à l'instar de *L'effacement* de Samir Toumi, traite à sa manière la question de la transmission. A travers les personnages Amin et son père Zoubir Sellami, il y a un croisement évident entre la guerre de libération nationale et la guerre contre le terrorisme dans les années 1990. L'écrivain met en confrontation deux générations, celle des pères Moudjahid, libérateurs du pays dont la lutte pour l'indépendance a débouché sur une guerre sale, sans nom et sans visage que la génération des fils vivent pendant des années et finissent par être « assassins » « *Que leur ont légué leurs pères ? Des coupeurs de têtes et un pays décapité* » (P. 333). Le procédé n'est pas neutre et appelle une lecture fine du traitement, par la fiction, de la transmission intergénérationnelle.

Par ailleurs , un autre aspect romanesque très remarquable dans ce roman est ce choix de raconter l'histoire dans le désordre, une sorte d'an achronie pour laquelle l'auteur a opté pour tenir l'intrigue de l'histoire, pas de chronologie, et en lisant le roman, nous faisons sans cesse des allers et retours , nous balançons dans le temps dans une construction romanesque singulière. Une posture que le romancier a adoptée pour donner à lire les liens qui restent forts entre les séquences de l'Histoire en l'occurrence la guerre de libération nationale et la

décennie noire, mais aussi entre deux générations. C'est également une volonté de transmettre le souci de ces adolescents qui étaient confrontés à la négation totale de la vie, et qui avaient vécu cette tension entre une guerre juste que leurs parents ont vécu, et une autre fratricide, honteuse qui détruisait tout. Donc, il y avait cette tension entre deux guerres, d'où cet aller-retour constant entre la guerre de libération et les années 1990.

III.1.2. Le père, comme référent symbolique.

Dans son roman, Adlène Meddi évoque le rapport avec le père. Le texte s'ouvre sur l'enterrement du général Zoubir Sellami et Amine s'interroge d'ailleurs, s'il restera quelque chose après l'enterrement du père, le Dieu ! « *Que reste-t-il quand Dieu le père meurt ? Presque rien. Et presque tout.* » (P.15). Dans cette première partie du roman, la reprise de l'adjectif « accroupi » six fois est un aspect qui appelle à une lecture fine de cet emploi. « *Accroupi devant l'amas de terre qui recouvre la tombe* » (P.15). « *Accroupi, devant une tombe* » (P.16), « *Accroupi, là, devant le général Zoubir Sellami* » (P. 20). « *Accroupi, devant une tombe* » (P.21), « *Accroupi, là, la douleur qui devait remonter des genoux* » (P.21). « *Marchant accroupi et osant un regard vers le bas* » (P.36) Un aspect romanesque que l'auteur a choisi pour expliquer le mal d'une génération qui n'arrive pas à se mettre debout, à s'affirmer, ni à vivre. Un personnage qui se met à genoux devant la tombe de son géniteur nous donne à lire clairement l'écrasement de toute une génération devant le poids des pères politiques. Une caste historique générationnelle qui ne cesse de dire que les fils resteront mineurs , « *accroupis* » , qui ne peuvent exister que sous l'ombre des pères, condamnés éternellement soit à l'effacement, soit à l'exil , ou à la folie. Ces trois trajectoires que Amine a ramassés ,en effet, après avoir vécu cet idéalisation d'amitié au sein d'une bande de copains, des amours sans avenir, et une innocence très tôt volée, Amine , après 10 ans, s'exile à l'intérieur , change complètement de vie en se cachant derrière la posture d'un militaire dans une institution très éloignée de la vie réelle, en taisant tellement de secrets ce qui va déstabiliser sa santé mentale par la suite.

De son côté, Samir Toumi aborde le sujet crucial de la transmission en faisant le portrait de deux générations, celle des pères et celle des fils condamnés à la folie. Dans « *Alger, le cri* », un roman considéré comme une quête intimiste des origines, Samir Toumi démontre la révolte profonde de l'individu et sa recherche de soi (e)x : « *Je suis né dans un silence, à 20h, clinique de Saint-Eugène, un jour de Mouloud. Je n'ai pas crié. La sagefemme a vigoureusement secoué mes jambes, le cri a fini par sortir. Un feu d'artifice fêtant la*

naissance du prophète a crépité dans la nuit. Depuis, je cherche le cri » (P.11). Un roman qui se raconte comme un soliloque d'une errance dans la capitale et ses rues, dans les méandres de la mémoire. Le cri quêté est tentative de trouver voie, de prendre la parole et d'agir. L'auteur n'a pas cherché le jeu simpliste d'une réflexion philosophique ontologique, il a démontré l'exercice du dévoilement quand l'aphasie nous perd et nous tient en otage de repères passés. Le retour en arrière, la mémoire, le fait-balise de la mémoire personnelle permettent au récit d'intégrer le lieu de l'introspection, de l'errance nomade au-dedans de soi. Ainsi, après avoir pris la parole, s'agirait-il de s'effacer ? de disparaître dans « *L'effacement* » La particularité de ce second roman tient en la lutte entre le père, qui a fait la guerre et libéré le pays, et la génération qui a suivi.

Dans ce récit en trois temps, le narrateur expose sa plongée dans la folie à travers la perte de son reflet et progressivement de sa mémoire « *Ce que je redoutais le plus s'est produit : mon reflet a définitivement disparu. Jusqu'à là, mes effacements, même s'ils étaient de plus en plus fréquents, restaient intermittents ; désormais, je n'existe plus face au miroir* » (P.89)

Perdu entre le fantôme de son frère Faycel partie en exil à Paris, sa mère mutique, une fiancée insipide et un travail pistonné, le personnage anonyme vit enfermé dans un mode qui ne lui correspond pas, tant il est dans la passivité et la lassitude « *Je ne voulais plus réfléchir, ni ressentir quoi que ce soit, juste me fondre à nouveau dans mon quotidien. Me lever le matin, prendre ma voiture, aller au travail, rédiger mes notes de synthèse, faire mes courses, rentrer à la maison, dîner avec ma mère, l'embrasser sur le front, rejoindre mon lit (...) se taire, être le fils-sans-histoires, le fils poli, être le fils-de-mon-père. Etre celui qui fait toujours ce qu'il y a lieu de faire. J'allais donc quitter cette ville ...* » (P. 150-151)

Ses séances avec le docteur B font remonter le temps pour explorer les relations avec son père. A cette quête des origines au quelle le narrateur ne comprend guère ou elle mène, se construit en parallèle une réflexion profonde sur la place de « la génération d'après », héritières de l'indépendance, et sur le présent du pays. En effet, Samir Toumi dresse le portrait acerbe d'une génération perdue qui « s'écrase » ou s'exile, crie son amertume ou s'accroche à des fantasmes du passé. C'est précisément ce vide conduisant à l'écrasement du personnage, que souligne le roman à travers l'image de l'effacement : alors que le narrateur se définit comme « discret », « effacé et sans histoires », « n'exprimant jamais ses sentiments » au point où sa mère s'inquiète d'une éventuelle surdité « *Lorsque tu étais bébé, j'avais parfois l'impression que tu étais sourd. Tu pleurais peu et tu ne semblais jamais réagir aux bruits environnants* » (P.50), les gens qu'il côtoie l'épuisent d'un flot intarissable

de paroles creuses. Reproduisant les hein ? Hein ? De sa fiancée Djaouida, le narrateur exaspéré met en valeur la fonction phatique omniprésente d'un monologue qui n'a autre but que de déverser sur l'autre la rancœur, de s'assurer qu'on « tient » l'autre par le fil de son discours.

L'effacement du personnage devient donc une forme de résistance à l'envahissant discours, à l'obsédante présence des autres. Les pères ont joué un rôle majeur dans l'histoire de leur pays, et sont comme tels honorés en héros nationaux, leurs fils écrasés, ne se sont donnés que la peine de naître pour hériter un pays fondé sur une souveraine hypocrisie. C'est cette réalité que dévoile l'effacement du narrateur en lutte contre l'opacité terrifiante des discours qui s'imposent sans cesse à lui.

Ainsi, nous pouvons dire que les deux romans sont une réflexion sur l'écrasement identitaire représenté par deux protagonistes internés à présent dans un hôpital psychiatrique. Un mal qui affecte la génération post indépendance, reléguée hors du champ politique et absente de l'imaginaire nationale. C'est aussi une méditation inquiète sur la crise identitaire dont souffre toute une génération qui a du mal à exister, à s'affirmer, condamnée éternellement à vivre sous l'ombre des pères libérateurs du pays et incapable d'orienter le débat vers le présent.

III.2. L'effacement mémoriel

Dans un entretien réalisé à propos de son livre « *Le trauma colonial* », la psychanalyste algérienne Karima Lazali déclare : « *La colonialité en Algérie s'est construite sur un projet d'effacement* »¹. Effacement de crime, des meurtres, de l'histoire du territoire, mais notamment de la mémoire. Une constante du projet colonial qui a perduré même après l'indépendance condamnant ainsi des générations entières à l'égarement.

Dans le corpus de notre étude, l'effacement mémoriel est également une autre manifestation du traumatisme que les deux romanciers ont essayé d'incarner à travers leurs personnages principaux, en l'occurrence Amine, Fils du Général Zoubir Sellami, dans *1994*, Le personnage sans nom, fils d'un ancien combattant du FLN dans *L'effacement*. Issus d'une même génération, ces deux « protagonistes » ont presque le même âge. Ils subissent les accidents de l'Histoire ainsi ils deviennent le creuset de tout le traumatisme qui vient après la guerre et la généralisation de la violence. Ils font partie d'une génération dont la disparition du père, comme référent symbolique, l'a rendu incapable d'évoluer ou de s'affirmer. Identité

¹Entretien réalisé avec Karima Lazali par Safa Bannani, publié le 14 avril 2019 sur le site <https://www.middleeasteye.net/fr/entretiens/karima-lazali-la-colonialite-en-algerie-sest-construite-sur-un-projet-deffacement>

écrasée et sa mémoire est de plus en plus effacée. Une thématique bien présente dans les deux romans et duquel nous ne pouvons pas détourner le regard, en effet, à travers le choix des personnages symboliques faisant partie d'une même génération, les deux romanciers ont mis la lumière sur un autre aspect du traumatisme subi par leurs personnages principaux dans une tentative de faire parler une partie de l'Histoire tant occultée et réduite au silence.

III.2.1. L'oubli, entre sagesse et folie

Dans *1994*, Amin Sellami qui après avoir passé 20 jours chez les services militaires pour « effacement de mémoire », a été radié de l'armée et se trouve dès lors à l'hôpital psychiatrique de Blida, victime de crises de violence et d'insomnie. « *C'est sa mère qui me l'a amené, elle ne pouvait pas le garder à la maison : insomnies, accès maniaques, délires, puis rechutes dans un état mélancolique* » (P.112) déclare la psychologue Houda à son ami Sidali.

Amine se présente comme une boîte noire pleine de secrets militaires, « un rocher de silence », incapable de s'exprimer à cause de l'effet de médicaments, ou de se souvenir, rangé par le sentiment de culpabilité, passé et présent se confondent dans sa tête, et tous les souvenirs de son engagement à l'académie militaire de Cherchell ont disparu. « *Elle n'avait trouvé nulle trace des années d'engagement d'Amin, ni à l'académie de Cherchell, ni au ministère de défense* » (P.110). L'une des hypothèses que la psychologue Houda a émis pour tenter d'expliquer les causes de l'effacement mémoriel auquel Amin était victime, est l'effet de la « seringue » qui lui a été injectée par les services militaires après l'avoir radié de l'armée « *Selon certains, l'armée, parfois se débarrassait de ses cadres gênants en les radiant tout en leur administrant une piqure amnésiante pour préserver les secrets militaires ou prévenir d'éventuelles fuite* » (P.111). Selon la psychologue Houda, Amin n'était pas la seule victime de cette injection, il était à l'image de tous les civils armés qui ont quitté les institutions militaires après avoir été injectés par une seringue qui provoque l'oubli, l'effacement de la mémoire, par la suite une impossibilité de prise en charge post-traumatique. Et c'est au cours des séances de thérapie avec Amin que la psychologue se rend compte qu'elle s'est mêlée à une affaire compliquée qui dépasse le fait d'être un simple cas clinique qu'il faut soigner. Elle décide donc d'enregistrer les délires d'Amin sur un dictaphone pour en faire une histoire avec les bribes de mémoire qui restent. Mais à la fin de

cette séquence du roman, les cassettes d'enregistrements ont été volées et toute une Mémoire a été perdue !

De son côté, Samir Toumi aborde la thématique de l'effacement mémoriel, expression écrite en italique et reprise plusieurs fois dans le roman, vers la fin de la deuxième partie de son récit à travers un personnage principal anonyme qui, après avoir perdu son reflet devant son miroir, a fini par perdre sa mémoire « *Mes semaines passent et mes absences se font de plus en plus fréquentes. Ma vie ressemble aujourd'hui à un immense morceau de gruyère. De longs moments d'ennui, entrecoupés de trous béants, sans souvenirs* » (P.195).

Avec la perte de sa mémoire, l'état du personnage se complique et s'aggrave de plus en plus, il se méfie de tout et finit par avoir des soupçons même à l'égard du docteur B. Il pense qu'il complotait contre lui comme tous ceux qui l'entourent pour le rendre invisible et effacer sa mémoire. Selon lui : « *Le docteur B expérimente une substance clinique, révolutionnaire que Hamid, abusant de ma confiance, m'a fait ingurgiter à la cantine de SONAGPA la veille de mon anniversaire. Cette substance a pour effet de rendre invisible celui qui la consomme* » (P. 198). Et il rajoute que « *cette deuxième molécule permettraient de créer des soldats invisibles, donc qui, s'ils étaient capturés ou interrogés, ne pourraient se rappeler des actes qu'ils avaient commis* » (P.199). Le personnage anonyme qui désormais plein de doutes et de soupçons conclut enfin qu'il était victime d'un médicament injecté dans son corps à son insu, le conduisant ainsi à une perte progressive de son reflet et de sa mémoire. Un discours d'un personnage qui délire et qui commence à atteindre un stade avancé de folie, mais que nous pouvons tenir pour vrai dans la mesure où nous pouvons faire son parallèle avec l'hypothèse avancée par la psychologue Houda dans 1994, confirmant ainsi les propos de M. Foucault « *La folie posséderait d'étranges pouvoirs (...) celui de voir en toute naïveté ce que la sagesse des autres ne peut pas percevoir* »¹

¹Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Edition Gallimard, 1970, p.13

III.2.2. Effacer pour falsifier

Ainsi, nous pouvons remarquer clairement l'entrecroisement des hypothèses justifiant et expliquant les causes des effacements mémoriels des personnages principaux dans les deux romans. Une est formulée par un personnage sage, qui effectue un travail exceptionnel. L'autre par un personnage qualifié de fou. Les deux hypothèses confirment l'idée qu'il y a une vraie Mémoire volée, une histoire nationale qui a été effacée pour être substituée par une histoire falsifiée. En effet, parler de l'effacement mémoriel des personnages principaux c'est parler de deux mémoires qui ont disparu. Celle de la guerre de libération que les protagonistes ont vécu par procuration en effet elle était omniprésente au sein des familles, dans les rues, à l'école... Une mémoire que l'Autre agresseur qui, en octroyant pour mission de civiliser le barbaresque indigène, s'est mobilisé pour effacer toute trace. Dans ce sens, la psychanalyste et l'écrivaine Karima Lazali déclare : « *L'effacement des traces de destruction, de falsification et de meurtres est le propre du système colonial. Il pratique la suppression de l'archivage. Sur le plan historique, la colonialité a fait comme si l'Algérie commençait au temps de la colonisation, que ce territoire était vierge d'histoire, de savoir et de structure sociale* »¹. Il s'agit également de la disparition de la Mémoire de toute une décennie, les souvenirs d'engagement dans une institution militaire qui renferme tout le secret des années de sang en Algérie. En effet, Amin a été renvoyé de l'Académie de Cherchell après avoir été injecté par une seringue amnésiant. De l'autre côté un personnage sans nom, qui plonge dans sa folie, croit également qu'il est victime d'un même médicament, une molécule qui l'a rendu d'abord invisible et progressivement victime des effacements mémoriels. Une mémoire qui désormais rangée dans la hantise de l'oubli, de la disparition, objet de certaines falsifications d'historiens et d'intellectuels encore rangés par le complexe du colonisé, mais également par les différents pouvoirs qui se sont succédés depuis l'indépendance qui, en écartant certaines plumes sincères et intègres, tentent de défigurer la Mémoire nationale condamnant ainsi des générations entières à une véritable perte de mémoire et de repères. Dans ce sens, Rachid Boudjedra déclare que : « *Cette longue relation falsifiée de l'Histoire coloniale et impériale du pays s'est perpétuée jusqu'à nos jours ; et j'ai été souvent intrigué par notre passivité à regarder des étrangers et certains de leurs*

¹Propos recueillis par Charlotte Bozonnet Publié le 27 janvier 2019 à 17 h. Mis à jour le 28 janvier 2019 à 15h 15

acolytes autochtones se promener à leur guise dans cette histoire si mouvementée et si cruelle, sans bouger et sans réagir, ou rarement ! »¹

III.3. La folie, aboutissement du traumatisme

Vers les années 1970, la question du « Syndrome du survivant »² est de plus en plus posée hors du strict champ clinique, afin d'expliquer l'expérience des rescapés ainsi que des victimes indirectes des actions génocidaires du XX^e siècle qui ont été terrassées par la massivité de la perte suite aux événements traumatiques. Il s'agit d'un passage fondamental pour deux raisons principales : Le trauma prend du même coup une dimension collective et héréditaire. Partie de son expérience personnelle, l'écrivaine Américaine Helein Epstein enquête auprès d'autres de la deuxième, voire de la troisième génération, qui ont absorbé le traumatisme de leurs parents à travers une sorte d'osmose silencieuse. Pour sa part, Marianne Hirsch crée le terme de « post mémoire »³ Peu à peu, la question de la transmission intergénérationnelle (qui se joue entre des générations en contact et s'exerce dans les deux sens, descendant et ascendant) et trans générationnelle (qui s'exerce dans le sens descendant entre des générations à distance) devient centrale. On découvre ainsi que l'horreur vécue et secrète peut rejouer : elle traverse le temps, passant de manière implicite et indirecte à travers des générations, à savoir entre des générations qui se côtoient, mais aussi entre des générations qui ne se sont jamais côtoyées.

On constate que le trauma peut réveiller l'histoire des générations précédentes : ainsi, les traumatismes vécus pendant la guerre civile algérienne ont fait resurgir d'autres traumatismes, issus de la guerre coloniale, enfouis et non traités. C'est ce qui explique le retour de Samir Toumi vers les souvenirs de la guerre de libération, et le balancement de Adlène Meddi entre deux temporalités celle de 1962 et 1994. En somme, comme le soulignent les deux psychanalystes Françoise Davoine et Jean-Max Gaudillière « *L'histoire individuelle incorpore les trous et les blessures de l'histoire du monde, pour cette raison,*

¹Rachid Boudjedra, *Les contrebandiers de l'histoire*, Alger, Editions FRANTZ FANON, 2017, p. 9.

²Une réaction psychologique touchant les personnes ayant été exposées à un événement au cours duquel il y a eu des morts. Ces personnes ont failli mourir et elles ont survécu

³Un terme utilisé pour décrire la relation que « la génération d'après » entretient avec le trauma culturel, collectif, et personnel vécu par ceux qui l'ont précédé

les histoires singulières peuvent commencer à se dire seulement dans une liaison à la grande histoire, du côté de l'analyste aussi »¹

C'est dans cette perspective que des psychanalystes s'interrogent sur l'origine et l'impact du traumatisme vécu par le sujet lui-même ou transmis de génération en génération, sur l'équilibre et le fonctionnement psychique. Que se passe-t-il quand ceux qui sont censés protéger leurs enfants sont ceux qui détiennent un pouvoir mortifier ? Quelles sont les conséquences de l'irruption de la violence dans l'histoire du sujet ?

Dans ce sens, l'écrivain et le poète espagnol Manuel Vasquez Montalban ne voyait que trois issues pour ceux qui ont été meurtris par une guerre civile : la mort, la folie, ou l'exil. Cette image correspond parfaitement à la tragédie vécue par les Algériens dans les années 1990. A côté de ceux qui sont morts, et ceux qui sont partis, Il y a également ceux qui sont entrés dans une sorte de folie. En effet, certains symptômes associés au traumatisme lié à la torture, à la violence politique, à la guerre, à la menace peuvent se confondre avec ceux de la psychose : hallucinations visuelles ou sonores, délires, sentiment de persécution, de paranoïa... Les personnes victimes de la violence extrême sont condamnés ainsi à une folie inévitable !

Dans son célèbre ouvrage « Histoire de la folie à l'âge classique », M. Foucault explique que « *La folie posséderait d'étranges pouvoirs, celui de dire une vérité cachée, celui de prononcer l'avenir, celui de voir en toute naïveté ce que la sagesse des autres ne peut pas percevoir* »². Il y met en perspective le rôle du fou dans la société depuis le moyen-âge. De son côté, Hervé Guillemain affirme : « *La folie a une histoire, le fou a une fonction dans la société. Il a une reconnaissance dans la société villageoise du moyen-âge. Son discours peut tout à fait être reçu. Il fait l'objet d'un discours social qui permet de distinguer le furieux, qui doit être l'objet d'une prise en charge spécifique* »³

Quelque temps après, c'est plutôt le côté négatif de la folie qui est mis en relief : aliénation de l'âme, privation de liberté. Cette thématique occupe une place centrale tout au long du développement de l'œuvre de Sigmund Freud, depuis les Etudes sur l'hystérie

¹Françoise Davoine, Jean-Max Gaudillière, *Histoire et trauma. La folie des guerres* [2004], Paris, Stock, 2006 ;
Françoise Davoine, *Don Quichotte pour combattre la mélancolie*, Paris, Stock, 2008.)

²Michel Foucault, *op.cit*, p.13

³Yann Lagarde, *Histoire de la folie, selon Michel Foucault, publié sur le site*
<https://www.franceculture.fr/societe/histoire-de-la-folie-selon-michel-foucault> , le 10.04.2019.

(1895) jusqu'à « *L'homme moïse et la religion monothéiste* » (1939). Elle permet de mieux comprendre les mécanismes psychiques conduisant à ce désordre mental qualifié de « folie ». Avec Sigmund Freud, la problématique s'affine par des distinctions plus complexes et nuancées, par exemple celle entre « névrose » et « psychose », par l'idée que la source peut être décelée en analysant le vécu le plus reculé et obscur du sujet, par la connaissance des mécanismes de défense et de refoulement à partir d'un conflit primitif.

Cette thématique exerce un puissant pouvoir d'attraction sur la littérature. Tantôt source d'inspiration, tantôt principe de création. La folie est donc un lieu que la littérature et le discours ont su rapidement habiter. Parfois associée au génie, la folie inscrite dans une œuvre interroge toujours le sens parce qu'elle ébranle le réel

III.3.1. Transmission de l'héritage traumatique.

Dans *l'effacement*, un récit en trois temps, le narrateur expose sa plongée dans la folie qu'il présente comme un effacement de son reflet et de sa mémoire « *Face au miroir, je n'ai pas vu mon reflet. La glace me renvoyait l'image de la porte, du peignoir de bain accroché à la patère, sur le mur de faïence blanche, mais moi, je demeurais invisible. Paniqué, le cœur battant, je me suis précipité vers la chambre pour me planter face au grand miroir. Là encore, aucun reflet, je n'existais plus* », « *Les jours suivants, j'ai connu plusieurs effacements. Au réveil, ils étaient systématiques et je passais le plus clair de ma journée à guetter mon reflet.* » (P.11), « *Ainsi, l'homme sans reflet que j'étais, l'effacé des miroirs* » (P. 118)

Ses séances avec le thérapeute le poussent à se souvenir, à mettre des mots sur son histoire, à formuler des idées profondes, à mettre les mots sur des blessures pour mieux comprendre « sa faille », ce désordre mental qu'il présente comme « *Ce mal, très peu connu, touchait, semblait-il, essentiellement des sujets algériens de sexe masculin, nés après l'indépendance. (...) On soupçonnait ainsi une transmission inter générationnelle, au sein d'une même famille, de traumatismes dus à la guerre de libération nationale, ou même des problématiques relatives à l'éducation, voire des causes neurologiques* » (P.16)

Diagnostiqué par l'inquiétant le docteur B, le syndrome de l'effacement est dû essentiellement à une « transmission inter générationnelle », une problématique centrale en psychanalyse. En effet, parler de la transmission de l'héritage implique que nous nous situons dans une perspective inter ou trans générationnelle. Dans la succession des générations, chaque famille transmet à ses membres l'héritage acquis, en les ouvrant ainsi à

la dimension historique. A l'instar de l'appareil psychique groupal conçu par le psychanalyste Français René Kaes, André Ruffiat a forgé l'idée d'un appareil psychique familial. Il « *a d'abord décrit l'appareil psychique familial, fait de psyché pure, précédent l'ancrage corporel des psychismes individuels, comme perdurant à travers les générations. C'est un appareil à transmettre* »¹. Il permet d'articuler les deux axes structuraux de la famille : l'axe horizontal et l'axe vertical : chaîne diachronique qui renvoie à la dimension générationnelle, à la succession des générations, et à la transmission psychique entre elles.

Depuis plus de 20 ans, la psychanalyse n'a pas cessé de démontrer l'importance de mettre la lumière sur la problématique de la transmission de la vie psychique entre les générations et qui constitue l'un des plus féconds filons de la recherche théorique et de son application dans la pratique clinique. Cet aspect devient de plus en plus essentiel dans l'explication de certaines pathologies en particulier les plus graves en l'occurrence la folie. Dans l'histoire de la psychanalyse, Freud soutenait déjà que « *l'individu mène effectivement une double vie, en tant que fin en soi et comme maillon d'une chaîne dont il est l'instrument, contre ou indépendamment de sa volonté ...Il est le véhicule mortel d'une substance virtuellement immortelle, tel un usufruitier qui bénéficie seulement temporairement d'un instinct qui lui survivra* »²

Dans les deux romans, les écrivains ont mis l'accent sur la problématique de l'héritage traumatique transmis par la génération des pères qui ont assisté à la barbarie et l'atrocité des massacres commis à l'égard des Algériens, à la génération des fils, les conduisant ainsi vers le mutisme et progressivement vers la folie. Un héritage traumatique ou prédominant des éléments bruts, étranges, des objets irresponsables dont l'origine est à chercher dans les vécus non élaborés, ou en attente d'élaboration, éléments en souffrance qui peuvent traverser les générations et les espaces psychiques. Dans ce contexte, la psychanalyste Karima Lazali déclare : « *Dans mon premier livre, La parole oubliée, j'ai travaillé sur la guerre civile et comment une société avait basculé dans la barbarie. Mais je ne comprenais toujours pas comment s'était construite cette déflagration que j'observais chez les individus ou l'immobilisme peut côtoyer un fabuleux dynamisme. Il faut pour cela remonter les fils du temps. Comprendre comment au gré des générations, une catastrophe,*

¹Decherf, Gerard, LaurenceKnéra et Elisabeth Darchis, *Souffrances dans la famille, Thérapie familiale psychanalytique aujourd'hui*, Editions In presse, 2003, p.66

²Anna Maria Nicolo et Eleonora Strinati, « Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille », *in cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* n° 38, 2007, p.61-79

quelque chose de grave, a eu lieu, qui a impacté les subjectivités, le social, le pouvoir politique-lui aussi malade en Algérie. Et je suis arrivée aux effets de la colonisation »¹

Un autre motif du déséquilibre mental du personnage est du probablement, selon le thérapeute, à des problématiques relatives à l'éducation, à cette rupture entre deux générations, celle des pères bâtisseurs de l'Algérie indépendante qui écrase le présent d'une génération née après la guerre de libération nationale au point de s'effacer. L'histoire est racontée à la 01^{ère} personne mais son narrateur n'a pas de nom. Il se définit uniquement comme « fils de ». Commandant Hacène, Moudjahid, révolutionnaire algérien qui précède et lui emboîte le pas. Cet écrasement identitaire a conduit progressivement le personnage vers son effacement, en effet, le jour de ses 44ans, le protagoniste du roman ne voit plus son reflet dans le miroir. Il découvre par la suite qu'il est atteint d'un « syndrome de l'effacement ». Et là, il faut noter que Jacques Lacan était le premier à évoquer le stade du miroir comme un lieu de construction identitaire « *Le stade du miroir comme formateur de la fonction « Je » telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique* »². Ce stade correspond au moment où un enfant reconnaît l'image de son corps dans un miroir. Ce dernier devient l'indice de développement psychique de l'enfant qui a pour fin la reconnaissance de lui-même par lui-même.

De son côté, Adlène Meddi mène, en 1994, une quête de « guérison » ou du moins une cicatrisation des blessures des Algériens. Ce qui lui a permis de tisser les fils d'un roman aussi noir que l'époque qu'il décrit. Obligé de se regarder en face pour dépasser la complexité de l'Histoire et ses traumatismes, il décide alors d'aller au plus profond de lui-même, à surmonter ses obstacles et à coucher tout cela sur papier. En effet, selon lui, les horreurs qui ne sont pas écrits, sont toujours condamnées à être reproduites. Lutte anti-terroriste, guerre de libération nationale, années de lycée, amours, escadrons de la mort et services secrets, Adlène Meddi avait tous les ingrédients pour parler de 1994.

Un roman crépusculaire sur la dérive d'une génération mêlant la violence d'un genre littéraire et celle de la guerre civile, *1994* se déploie en Algérie, au cœur de la décennie noire. Les personnages, jeunes adolescents, appartiennent à une génération, celle de l'auteur, qui s'est construite dans ces années de guerre intérieure et qui n'a pas profité pleinement du

¹Propos recueillis par Charlotte Bozonnet, « En Algérie, des générations d'êtres humains ont vécu dans la hantise de la disparition », publiés le 27 janvier 2019 à 17 :00h

²Lacan Jacques,, communication faite au XVI^e Congrès international de psychanalyse, à Zurich le 17-07-1949. Première version parue dans la Revue Française de Psychanalyse 1949, volume 13, n° 4, pp 449-455.

lendemain de l'indépendance. L'héritage de cette génération est celui des récits héroïques de la guerre de libération. Puis, elle s'est trouvée confrontée à ce conflit atroce. Coincée entre deux guerres, elle n'a pas eu de dépit, n'a connu que des horizons sombres, d'où sa sourde colère « *Quelle folie poussait un lycéen à porter une arme à feu et à décider de tuer d'autres humains, alors qu'on nageait en pleine paranoïa et que les forces de l'ordre se faisaient tirer comme lapins ? Certains diront que c'est parce qu'ils étaient déjà morts. Ou peut-être s'agissait d'une dépression qui voulait aller de l'avant* » (P. 296)

Les personnages de Adlène Meddi sont prisonniers du passé traumatique duquel ils n'arrivent pas à se défaire. On le voit à travers les jeunes adolescents qui vivent à travers la guerre de libération, et la guerre de 1990, qu'ils vivent dans leur chair. Après l'assassinat de Mehdi, les vies d'Amin et Sidali se brisent. L'un basculant progressivement dans la folie, l'autre contraint à l'exil. Avec la disparition de Zoubir Sellami, Amin perdait non seulement son père, mais une protection solide. Dix ans après leur déroulement, les événements de 1994 qu'il pensait à jamais enfouis au fond de sa mémoire et dans les archives des « services », remontaient d'un coup à la surface, hantaient à nouveau ses pensées et planaient au-dessus de sa tête comme une menace. Quelques jours plus tard, à la terrasse d'un café, Amin va péter les plombs pour se retrouver enfin dans l'hôpital psychiatrique de Blida « *Amin ne reviendrait pas souriant, après avoir accompagné Kahina, Amin crevé en silence dans sa camisole, brisé par les médicaments, orphelin d'un père qui lui avait fait la guerre, fils d'une mère détruite à jamais. Voilà le présent qui se tenait à ses pieds.* » (P. 99)

III.3.2. La non-guérison des personnages.

La mort de Zoubir Sellami réveille toutes les blessures du passé qui n'avaient jamais été cicatrisées. Empêché de faire son deuil, Amin continue de vivre avec un passé refoulé et un présent difficile à vivre. Il sombre ainsi progressivement dans la folie, sujet de violentes crises et en proie à la dépression. Et à la question posée par Sidali, la psychologue Houda répond : « *Le problème avec Amine c'est qu'il souffre d'un double trouble, deux états dépressifs très forts, l'accès maniaque et l'accès mélancolique, qui se succèdent sans cesse, épuisant dangereusement son corps et son mental. Maniaque, ça veut dire en gros une grande colère qu'il n'arrive pas à exprimer ou une perte de repères. Mélancolique, ça peut être une profonde tristesse, un sentiment de culpabilité paralysant* » (P. 112)

A travers les séances de thérapie, la psychologue Houda, un personnage ancré au plus profond du traumatisme de la guerre civile, écoute Amine, essaye d'ouvrir cette boîte noire,

accueillir sa mémoire, comprendre les raisons de ce désordre mental qui est dû, selon elle, à un excès de colère ou de perte de repères suite à la tragédie que le personnage a vécue durant la guerre civile. Amin n'arrive pas à se débarrasser d'un passé traumatique, ni à se projeter dans l'avenir. Les souvenirs sont là, ils persistent causant ainsi une immense douleur qui mène à la folie.

Amin est le symbole d'une génération brisée, sacrifiée, sur l'autel d'une guerre qui n'a jamais voulu dire son nom, n'a jamais voulu s'expliquer. L'adolescence d'Amin et de Sidali a été très tôt volée. Ils ont quitté le monde d'innocence quand ils ont décidé de « *faire quelque chose* ». Après l'assassinat de Mehdi, la première cible de « l'organisation clandestine », Amine et Sidali étaient rattrapés par la violence, par le côté sombre de l'âme humaine, par un secret qui les a aliénés, détruit d'où le sentiment de culpabilité qui hante Amin dans un asile des fous.

Par ailleurs, la dichotomie absence/ présence du narrateur est un aspect significatif dans *L'effacement*. Un personnage suspendu dans le vide, dévoré par un sentiment d'ennui et de lassitude, qui assiste à la perte progressive de son reflet devant un miroir, et à son effondrement dans le décor d'une ville qui n'offre pas d'horizons, ni de perspectives aux futures générations, et en absence d'ambition et d'initiative de son côté. Quelque temps après, le reflet réapparaît et le personnage a l'impression qu'il existe une fois une parenthèse sensuelle, libertaire s'ouvre devant lui pour que le personnage se libère de l'empire de son passé, des souvenirs qui le tirent en arrière et qui le rendent incapable de vivre ou de projeter dans l'avenir. Mais avec son retour à sa ville, il sombre de nouveau de l'ennui et la monotonie quotidienne et son reflet finit par disparaître définitivement. Cet effacement qui permet de lui révéler une conscience de son propre vide « identitaire » insupportable, mais aussi par des nausées qui manifestent à la fois l'écœurement devant le monde ambiant et la violence du rejet de son propre corps pour intégrer en même temps un corps étranger, réagissant avec violence à cet « autre en soi » caractéristique de cette chronique psychanalytique d'un rapport au père aliénant. Car ce n'est pas par la guérison que se conclut le récit, mais par des crises de violence de plus en plus fréquentes à mesure que les absences s'amplifient, et par une aliénation absolue à ce père écrasant. Ainsi, il réalise qu'il est confronté éternellement à une négation totale de l'existence. Le récit se clôt sur sa non-guérison, tout comme le héros de Adlène Meddi, en effet les deux personnages principaux finissent par sombrer dans la dépression et la mélancolie, et graduellement dans la folie, n'ayant comme seul souvenir la gloire de leurs pères, libérateurs du pays !

Cette violence exprimée dans les deux romans dit toute l'aliénation d'une société malade, incapable de vivre sans le regard des pères et livrée à elle-même sans but, ni avenir. Sans enfants, non plus ! Et sans porte de sortie, en effet les deux récits se closent entre les portes de l'hôpital psychiatrique ou Amine sombre dans ses délires, l'autre plonge dans sa folie et se rapproche de plus en plus du fantôme de son père

« Lorsque je lui ai confié que je n'avais plus de reflet, il m'a répondu que ce n'était pas utile, car je l'avais lui. Il était mon reflet, celui de mon corps et de mon âme. Il l'avait toujours été d'ailleurs. Quand j'ai évoqué mes absences et la disparition de tous mes souvenirs, il a haussé les épaules : Tu as les miens, m'a-t-il rétorqué, ils sont bien plus riches et intéressants. J'ai une guerre à t'offrir, une fabuleuse victoire, et la construction d'un immense pays, que demander de plus ? Je te les donne mes souvenirs, ils sont tiens » (P. 101)

CONCLUSION

Conclusion

Au terme de cette étude ayant comme thématique « Le traumatisme scripturaire et l'incarnation du mal dans *L'effacement* de Samir Toumi, 1994 de Adlène Meddi », et pour répondre à la problématique que nous avons formulée au départ, nous pouvons dire que le recours à l'imaginaire romanesque pour écrire le traumatisme et incarner les maux de la génération postindépendance en l'occurrence l'écrasement identitaire, l'effacement mémoriel, et la folie, s'inscrit dans une intention d'exercer un effet de catharsis pour pouvoir surmonter le traumatisme. En effet, écrire le mal permet au sujet de dépasser la complexité d'un passé traumatique pour reprendre l'expression du psychanalyste Français Boris Cyrulnik. C'est également une volonté de faire parler une page de notre Histoire, de reconstruire ses réalités ambiantes afin de la mettre au premier plan de la mémoire, confirmant ainsi les hypothèses que nous avons fixées au départ.

A travers le choix de cette thématique, objet de notre analyse, les deux romanciers, parmi d'autres, ont inauguré l'ère d'une nouvelle écriture marquée par un renouvellement thématique et esthétique indispensable au rythme du XXIème siècle. Ils se sont démarqués des conventions narratives et des cadres traditionnels du discours inscrivant ainsi une nouveauté qui préconise de nouvelles thématiques et de nouveaux modes d'écriture.

Issus d'une même génération, les deux romanciers tentent d'apporter un éclairage sur le mal qui écrase le présent d'une génération dont ils font partie exerçant ainsi une écriture cathartique qui aide au processus de la guérison d'un passé traumatique. En effet, écrire le traumatisme aide finalement à le surmonter, à évacuer un mal qui reste présent dans tous les esprits afin de libérer une génération déjà torturée des fantômes du passé.

Née d'un refus de silence, de l'asservissement aux modèles traditionnels de l'écriture, et surtout de l'urgence d'écrire le mal pour trouver les traces intimes d'un traumatisme collectif, cette nouvelle littérature fait parler les faits de l'Histoire à travers le choix des personnages tout à fait symboliques. Inaugurer cette thématique a permis aux romanciers de mettre la lumière sur les deux pages sanglantes de l'Histoire de l'Algérie, ainsi que les indicibles maux qu'elles ont causés, rompant ainsi avec le silence et l'oubli. Gardienne de mémoire mais également engagement à l'égard des générations qui s'effacent dans l'insouciance et le silence, cette littérature est perçue comme un devoir de témoigner du mal en proférant une parole contestataire, révélatrice des vérités tant dissimulées, de remise en

cause et de redressement, donnant ainsi naissance à un paysage littéraire, nouveau, et florissant.

A cours de cette étude qui nous a permis de voir l'importance de la littérature dans la symbolisation du traumatisme, la psychanalyse nous a servi de plate-forme adéquate à l'analyse. En effet, parler du traumatisme est une problématique centrale en psychanalyse. Par la suite, nous avons jugé qu'il est, également, indispensable de mêler Psychanalyse et Histoire pour pouvoir comprendre la particularité de la violence historique sur le plan psychanalytique, et sur comment un héritage traumatique se transmet de génération en génération. Dans ce sens, la psychanalyste Karima Lazali déclare : « *La psychanalyse seule ne pouvait pas grand-chose. Je me suis donc tournée vers les historiens* »⁴⁷. Autres sphères théoriques étaient également sollicitées : Les travaux de Michel Foucault, la titrologie moderne, l'analyse du discours nous ont servi d'un appui majeur.

Pour mener à bien notre recherche, nous avons jugé indispensable de scinder notre étude en trois chapitres principaux. Le premier chapitre, développé en trois points essentiels, nous a permis de dresser un bref panorama historique de ce qui s'est passé pendant la colonisation française, puis au cours de la décennie noire. Deux tragédies historiques qui ont bouleversé radicalement l'ordre de la société algérienne à l'époque donnant ainsi naissance à des générations sacrifiées, quarante ans plus tard ! Un chaos total qui a interdit aux écrivains de rester dans l'indifférence, un engagement de l'intellectuel algérien pour exprimer le mal d'une génération qui crie son amertume au quotidien. D'où la foisonnante production littéraire à laquelle nous assistons actuellement dont *L'effacement* de Samir Toumi, 1994 de Adlène Meddi font partie.

Après avoir présenté le synopsis de chaque roman ainsi que la biographie des auteurs, nous avons procédé à l'analyse de notre corpus, tout en inscrivant cette étude dans une démarche comparative. Le parallélisme que nous avons établi entre les deux romans nous a permis de repérer des rapprochements thématiques et esthétiques entre les œuvres romanesques de deux auteurs qui, en rompant avec le modèle traditionnel, ont apporté de nouvelles postures littéraires inscrivant ainsi une singularité scripturaire compatible aux exigences de l'époque actuelle. L'étude titrologique que nous avons menée en premier lieu nous a montrés cette relation qu'entretiennent les intitulés des romans avec leurs contenus.

⁴⁷Propos recueillis par Charlotte Bozonnet, « En Algérie, des générations d'êtres humains ont vécu dans la hantise de la disparition », Publié le 27 janvier 2019 à 17h00.

Brefs et passionnants, les deux titres, murement réfléchis, dévoilent la thématique abordée dans chaque roman. Ils englobent l'essentiel des textes écrits et permettent de percevoir directement le contenu des romans en question, pour reprendre l'expression de G.Genette.

Après l'analyse des personnages principaux oscillant entre ancrage historique et effacement, il ressort que ce choix n'est pas arbitraire dans la mesure où les protagonistes des romans sont issus de même génération. A travers le choix de « Amine », fils d'un terrifiant général, A. Meddi donne à voir le mal d'une génération qui a côtoyé la guerre civile au quotidien et devient par la suite le creuset de tout le traumatisme. Des années plus tard, on revient dans les deux romans pour voir ce que cette guerre a fait de cette génération et de ses projections dans l'avenir. Un vide identitaire insupportable l'a conduit progressivement vers son effacement d'où le choix d'un personnage principal anonyme dans *L'effacement*.

L'analyse du cadre spatio-temporel des récits nous a offert l'occasion de déceler cette volonté manifeste chez les romanciers de relier les séquences de l'Histoire, à travers un balancement entre passé et présent dans *1994*, et un retour vers le passé des pères géniteurs dans *L'effacement*. L'inscription des intrigues des romans dans des endroits symboliques, auxquels les romanciers semblent accorder un soin particulier, dévoilent l'intention des écrivains de faire le retour sur des lieux symboliques dans une sorte de réappropriation des endroits fermés, ou pour montrer l'effet d'un espace sur le quotidien d'un personnage anonyme, d'où ce choix de faire avancer l'intrigue de *L'effacement* entre deux villes, Alger et Oran. Une, synonyme de son enferment. L'autre, de son épanouissement.

Par ailleurs, l'introduction des personnages psychologues dans les deux romans est aspect très notable. Une posture littéraire qui permet de dévoiler cette volonté identique de la part des romanciers de réhabiliter le rôle des psychologues dans le roman algérien contemporain. L'intervention des personnages psychologues a permis aux auteurs de dresser le portrait psychologique d'une génération muette, souffrante, tout comme leurs personnages principaux.

Le dernier élément de ce chapitre que nous avons intitulé « De la fiction pour écrire l'Histoire » donne à lire ce désir de la part de l'intellectuel algérien de rompre avec le silence, exercer un devoir de mémoire, écrire le pays, ses traumatismes, faire parler les pages d'une Histoire tant occultées et réduites au silence.

La dernière partie de notre étude nous a permis de mettre le doigt sur les différentes manifestations du traumatisme que les romanciers ont essayé d'incarner à travers leurs

personnages principaux. De l'écrasement identitaire, à l'effacement mémoriel, vers la folie, comme aboutissement du traumatisme, ce qui ressort de cette analyse est cette nécessité de projeter la lumière sur le mal qui écrase le présent de la génération post-indépendance en perte d'identité, incapable d'exister suite à la disparition du père, comme référent symbolique. A cela s'ajoute la perte de mémoire et de vrais repères ouvrant ainsi la voix aux différentes falsifications des vérités historiques. L'évocation de la folie dans les deux romans montre cette convergence scripturaire des romanciers vers une thématique identique afin de témoigner du mal qui ronge une génération brisée à présent ! Crever derrière les portes de l'hôpital psychiatrique semble le sort inévitable d'une génération dont on a étouffé la voix !

Au terme de cette réflexion, nous pouvons dire que l'analyse de *L'effacement* de Samir Toumi, 1994 de Adlène Meddi nous a permis de donner à voir le mal qui ronge une génération coincée dans un passé traumatique et incapable de se projeter dans l'avenir. Un cri de cœur des auteurs qui se sont impliqués pour redonner voix et vie à une génération censée porter le flambeau de l'innovation et l'épanouissement. Mais au-delà de ce cri, de ces vides blancs laissés par les scripteurs du traumatisme, quel serait le rôle du lecteur ? Autres passionnantes pistes de recherches que nous proposons aux futurs chercheurs afin d'enrichir la présente étude.

BIBLIOGRAPHIE

I. Corpus d'étude

- MEDDI, Adlène, *1994*, Editions Barzakh, Alger, 2017.
- TOUMI, Samir, *L'effacement*, Alger, Edition Barzakh, 2016.

II. Autres romans et pamphlets.

- BOUDJEDRA, Rachid, *Les contrebandiers de l'histoire*, Alger, Editions FRANTZ FANON, 2017.
- MURAKMI, Haruki, *Kafka sur le rivage*, Japon 2002, traduit par Corinne Atlan, édition Belfond, 2006.
- TOUMI, Samir, *Alger, le cri*, Alger, Editions Barzakh, 2013.

III. Ouvrages théoriques

- BESSIERE, Jean, *Penser les littératures émergentes : émergence et intuition symbolique*, Paris, Edition Presse, 2004
- BOUDARENE, Mahmoud, *La violence sociale en ALGERIE, comprendre son émergence et sa progression*, .Alger, édition KOUKOU, 2017.
- DAVOINE, Françoise, GAUDILLIERE, Jean-Max, *Histoire et trauma. La folie des guerres* [2004], Paris, Stock, 2006 ; DAVOINE, Françoise, *Don Quichotte pour combattre la mélancolie*, Paris, Stock, 2008.
- DECHERF, Gérard, KNERA Laurenceet DARCHIS Elisabeth, *Souffrances dans la famille, Thérapie familiale psychanalytique aujourd'hui*, Editions In presse, 2003.
- FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Edition Gallimard, 1970.
- FOURNIER, Henri, *Traité de la typographie*, Imprimerie de H.Fournier, Paris, 1825.
- HOEK, Leo Huib, *La Marque du titre*, 1981, cité par Genette, Seuil, 1987, coll. « Poétique », sous la direction de Genette et T. Todorov.
- GENETTE, Gérard, Seuil, Seuil, 1987, coll.Poétique, sous la direction de G.Genette et T.Todorov.
- GOLDENSTEIN, Jean-Pierre, *Pour lire le roman*, Paris-Gembloux, éditions J.Ducrot, 1985.
- L'HEUILLET, Hélène, [Aux sources du terrorisme](#) : *De la petite guerre aux attentats-suicides*, Paris, [Fayard](#), 2009.

IV. Sitographie

- Catherine Pont-Humbert, *Quand la guerre raconte la guerre d'Algérie*, publié sur le site <https://www.lecteurs.com/article/quand-le-roman-raconte-la-guerre-dalgerie/2443222>, le jeudi 01 février 2018, consulté le 01.06. 2019 à 22 h30
- Cyrulnik Boris, L'espoir après le traumatisme : le principe de résilience, publié sur le site <https://www.weelearn.com/p/pause-bient-etre/l-espoir-apres-le-traumatisme-le-principe-de-resilience.html>. Consulté le 10.05.2019 à 16 h30.
- Djilali Kellas, Folio-Adlène Meddi : Le « maure », philosophe de la mort, publié sur le site <http://www.partagelecture.com/t11040-meddi-adlene-la-priere-du-maure>, le 08 juillet 2008 à 18 :29h, consulté le 10.06. 2019 à 10 h30.

V. Articles et communications scientifiques

- BELAROUCI, Latéfa, « Le terrorisme en Algérie : entre honte et trauma », *in* Dialogue 2010/4 n°190, mis en ligne sur Cairn.info le 03/02/2011.
- BOUDJEDRA, Rachid, « De l'Histoire et de la fiction dans l'œuvre de Rachid Boudjedra », revue EXPRESSIONS n °1, Juin 2015.
- BOUNANE, Soumeya, *Le roman algérien contemporain : pour un renouvellement évolutif et dynamique* ». Ouvrage du CRASC, Alger, 2014.
- De TOCQUEVILLE Alexis, Rapport de la commission d'enquête parlementaire du 1847 sur l'Algérie.
- KAJMAN, Helen Merlin, « littérature et trauma », argument d'une table ronde de transitions, Paris, 2017
- LACAN, Jacques, communication faite au XVI Congrès international de psychanalyse, à Zurich, le 17 juillet 1949
- LAGARDE, Yann, « Histoire de la folie, selon Michel Foucault », *publié le 10.04.2019*.
- MEKKI, Ali, « Mémoire de l'immigration algérienne : La guerre d'Algérie en France », *in* Zaàma, n °4, Hors-série 2002. Colloque tenu à Marseille les 2 et 3 décembre 2002.
- MENASRIA, Hana, « Rencontre autour du roman « Le temps du mourir » de Saïd Oussad : Ecrire sur la décennie noire est un devoir pour les victimes », publié le mardi 20 mars 2018 à 13 :46, sur Liberte-Algérie.com

-NICOLO, Anna Maria et STRINATI Eleonora, « Transmission du traumatisme et défense transpersonnelle dans la famille », in cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux n° 38, 2007.

-TEBBANI, Lynda-Nawel, « Lecture comparée » in Fassel, *revue de critique littéraire*, N°0, automne 2018, Alger, éditions motifs.

VI. Thèses et mémoires consultés.

-HAMDI, Fatima Zohra, De l'écriture de la folie à l'écriture en folie dans *L'insolation* de Rachid Boudjedra et *L'effacement* de Samir Toumi, mémoire présenté pour l'obtention de Master Académique, sous la direction de Dre, Atoui-Labidi Souad, université de m'sila, 2018.

-MAHDEB, Aissa, La mise en fiction de la violence historique dans Le Rapt d'Anouar BENMALEK et Le village de l'Allemand de Boualem SANSAL, mémoire présenté pour l'obtention de Master Académique, sous la direction de LEHIMEUR Nor Eddine, université de m'sila, 2018.

-SILINE, Vladimir, le dialogisme dans le roman algérien de langue française, Thèse de Doctorat Nouveau Régime sous la direction du Professeur Charles BONN, université Paris 13, 1999.

-WEBER, Leigh Ellen, Ecrire le traumatisme : Pour une étude de l'incompréhensible chez SOUCY, DURAS, MAVRIKAKIS et PEREC, thèse présentée au département d'études françaises pour l'obtention du grade de Maîtrise des arts, université de Queen, Canada, 2010.

VII. Entretiens, argumentaires, et comptes rendus des journées d'étude

-Argumentaire d'une journée d'études nationale « Le nouveau roman algérien. Quelles postures littéraires ? Quelles esthétiques ? », Tenue à Université Abou Bekr Belkaid – Tlemcen Laboratoire de recherche LLC, le 28 novembre 2018, publié le 4 août 2018 par [Marc Escola](#)

-Entretien réalisé par Sara Karfi avec Faouzia Bendjelid, L'écriture en Algérie est tributaire de l'Histoire, publié le 15 mars 2014, *in* liberté.

-Entretien réalisé avec Adlène Meddi, *1994*, des mots pour les années de folie et de terreur, le 05/11/2017 14h:03, publié sur le site https://www.huffpostmaghreb.com/2017/11/05/entretien-avec-adlene-meddi-1994-une-catharsis-des-annees-de-folies_n_18471540.html.

-Entretien réalisé avec Adlène Meddi par Salah Badis, publié dans Fassel, *revue de critique littéraire*, N° 0, Automne 2018, éditions motifs.

-Entretien réalisé avec Adlène Meddi Devenir un homme à l'époque du terrorisme urbain, publié le 12/ 07/ 2017 sur le site <https://www.youtube.com/watch?v=naiGECF3r4s>

-Entretien réalisé par Sara Kharfi avec H'mida Ayachi, publié en 2016 dans les quotidiens reporters, repris dans *Fassel*, revue de critique littéraire n° 0, automne 2018, édition motifs.

-Entretien réalisé avec Karima Lazali par Safa Bannani, publié le 14 avril 2019 sur le site <https://www.middleeasteye.net/fr/entretiens/karima-lazali-la-colonialite-en-algerie-sest-construite-sur-un-projet-deffacement>

-Propos recueillis par Charlotte Bozonnet Publié le 27 janvier 2019 à 17 h. Mis à jour le 28 janvier 2019 à 15h 15

-Propos recueillis par Charlotte Bozonnet, « En Algérie, des générations d'êtres humains ont vécu dans la hantise de la disparition », publiés le 27 janvier 2019 à 17 :00h.

Résumé

Notre travail porte sur la thématique de *Traumatisme scripturaire et incarnation du mal dans L'effacement de Samir Toumi, 1994 de Adlène Meddi*. En faisant recours à l'imaginaire romanesque et des personnages tout à fait symboliques, les deux romanciers tentent d'écrire le traumatisme de la génération postindépendance ouvrant ainsi l'ère d'une nouvelle écriture en Algérie. Inscrite dans une démarche comparative et appuyée principalement sur la psychanalyse, cette étude nous a permis de repérer les différents aspects du traumatisme, objectif principal de notre travail. A travers l'évocation de l'écrasement identitaire, l'effacement mémoriel, la folie comme aboutissement du traumatisme, les auteurs donnent à lire le mal qui hante une génération ayant subi les séquelles de la guerre de libération puis de la décennie noire. Une volonté commune aux deux romanciers d'exercer un effet de catharsis et de dévoiler certaines vérités historiques dissimulées.

Mots clés : traumatisme/ mal / écrasement identitaire/ effacement mémoriel/ folie.

ملخص

تناولت دراستنا موضوع كتابة الصدمات وتجسيد الالام في الروايتين *L'effacement* و *1994* للكاتبين الجزائريين سمير تومي وعدلان مدي. عن طريق استعمال الخيال الروائي وادراج شخصيات بمنتهى الرمزية حاول الاديبين كتابة صدمات ومعاناة جيل ما بعد الاستقلال ليفتحوا بذلك عهدا جديدا للكتابة الأدبية في الجزائر. تم ادراج هذا التحليل ضمن دراسة مقارنة معتمدين في ذلك أساسا على التحليل النفسي مما سمح لنا بالتعرف على المظاهر المتعددة للصدمات والمعاناة كهدف رئيسي سعينا لتحقيقه من خلال هذه الدراسة. عن طريق طرح موضوعات طمس الهوية، محو الذاكرة، والجنون كنتيجة حتمية للصدمات، دأب الكاتبين على ابراز معاناة جيل عانى من اثار ثورة التحرير الجزائرية ثم العشرية السوداء كإرادة مشتركة للكاتبين من اجل تجاوز الصدمات النفسية المكبوتة وكشف حقائق تاريخية في طي النسيان.

الكلمات المفتاحية: الصدمة، الالام، طمس الهوية، محو الذاكرة، الجنون.

Abstract

Our work focuses on the theme of *Scriptural trauma and the incarnation of evil, theme in Samir Toumi's L'effacement and Adlène Meddi's 1994*. By resorting to the romantic imaginary and symbolic characters, the two writers attempt to write the post-independence generation's trauma thus opening a new writing era in Algeria. This study, adopting a comparative approach mainly, supported by psychoanalysis, allowed us to identify different trauma aspects, which is the main objective of our paper. Through the evocation of the identity crush, the memory erasure, the madness as the culmination of the trauma, the writers offer a reading of the pain haunts a generation having suffered the after effects of the independence war then those of the black decade. A common desire, for both novelists to exert a catharsis effect and to reveal some hidden historical truths.

Keywords : Trauma/ hurt /identity crush / memory erasure / madness.